

# **Fantômette Amoureuse**

**Chaulet, Georges**

VISIT...

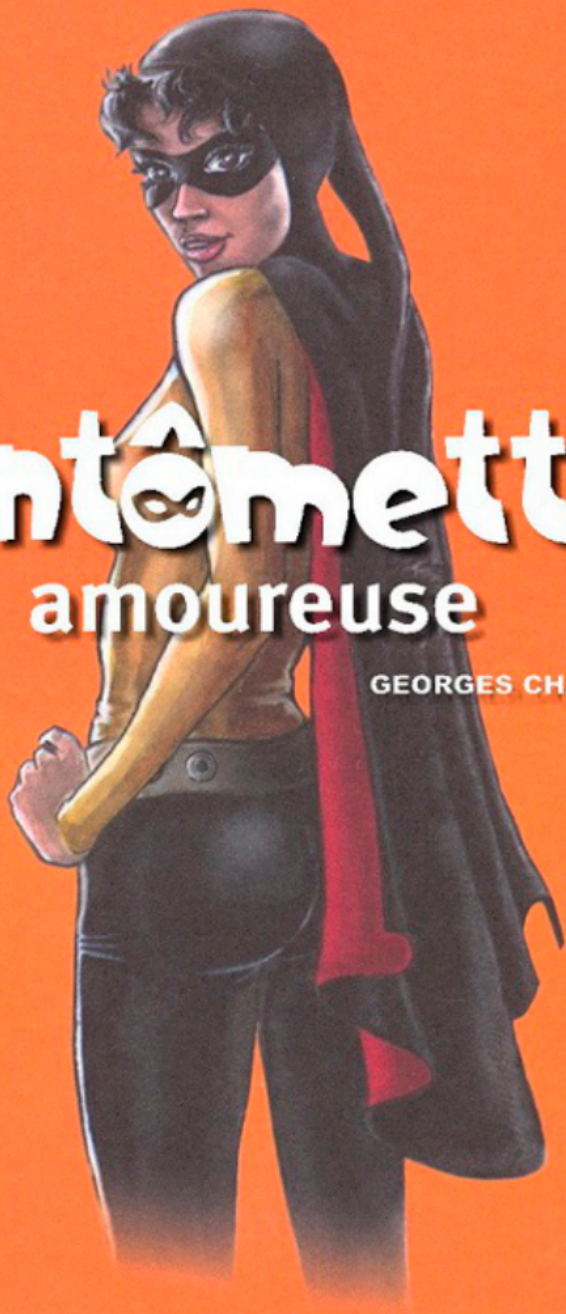
LANZAROTE  
*Caliente*.COM

L'INÉDIT DE LA ROSE

# Fantômette

amoureuse

GEORGES CHAULET





© Hachette Livre 2011.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Illustration de couverture : Laurence Moraine.

Conception graphique : Audrey Thierry.

Hachette Livre, 43, quai de Grenelle, 75015, Paris.

# Préface

## Par Georges Chaulet

*Les héros ne vieillissent jamais !*

Mickey, Donald, Tintin ou Lucky Luke ont toujours le même aspect, même après des dizaines d'années. Le Temps n'a pas de prise sur eux : ils sont immortels !

Mais est-ce bien vrai ? Certains personnages célèbres n'ont-ils pas aujourd'hui les cheveux blancs qu'ils n'avaient point dans leur jeunesse ? Oui, il en est qui ont vieilli. Alexandre Dumas nous a montré les Trois Mousquetaires (Athos, Porthos et Aramis) qui en réalité étaient quatre avec d'Artagnan, au temps de leurs débuts au service du roi de France. Puis l'auteur a sauté vingt ans pour décrire ces aventures plus tardives et finalement nous a raconté en quelles circonstances ils sont morts.

Que ces mousquetaires aient pris de l'âge n'a rien de surprenant, puisqu'ils ont réellement existé. Mais qu'en est-il des héros de romans ? Arsène Lupin combat la Comtesse de Cagliostro à l'âge de vingt ans, puis affronte son fils trente ans plus tard. C'est là un cas assez rare. Un autre exemple exceptionnel est celui de Prince Vaillant, chevalier médiéval dont les aventures paraissaient dans les *comic strips* et se sont déroulées au long d'une vie interminable, le prince étant insensible aux morsures de dragons ou aux enchantements des sorcières !

Et notre chère Fantômette ? Après cinquante ans d'existence, est-ce une grand-mère ou a-t-elle conservé les dix ans de ses débuts ? Assurément elle n'a pas pris une ride, pas plus que Ficelle qui continue d'aller à l'école – toujours dans la même classe – ou que Boulotte qui s'est bourrée de pâtisseries pendant un demi-siècle sans prendre un gramme !

Toutefois certaines Fantôfanettes m'ont posé cette question :

— Je lisais les *Fantômette* quand j'étais petite et je me demande ce qu'elle est devenue après toutes ces années... Vous devez le savoir, monsieur Chaulet ?

— Heu... Vous me prenez un peu au dépourvu. C'est un problème que je n'ai encore jamais abordé... Alors je ne connais pas la réponse...

— Eh bien, il serait temps d'y réfléchir. Voyons... lorsqu'elle a eu vingt ou vingt-cinq ans, il lui a bien fallu choisir un métier ? Ou a-t-

elle continué de courir sur les toits pour attraper Le Furet ? Avouez que ce ne serait pas une occupation très rentable !

— Hum ! Oui, en effet. Alors vous croyez que cela vaut la peine de faire des recherches pour connaître son avenir ? À quoi elle occupe ses jours et ses nuits après le temps de ses exploits dans la Bibliothèque Rose ?

— Bien sûr ! Je serais enchantée d'avoir de ses nouvelles !

— Bon, je vais voir ce que je peux faire...

J'ai examiné le marc de café contenu dans ma boule de cristal, j'ai contemplé les étoiles, épluché ma collection de journaux, passé des heures devant l'écran de mon ordi, et finalement j'ai découvert quelle a été (ou quelle sera) la vie de l'étrange aventurière. Que fait-elle ? Qui rencontre-t-elle ? Si elle a plus de vingt ans, des amoureux lui envoient-ils des textos ? Ces quelques pages vont vous donner une idée de cette existence encore inconnue...

# L'inédit

# Fantômette

## amoureuse

GEORGES CHAULET



Que se passerait-il si Fantômette grandissait ? Cette question a effleuré au moins une fois chaque lecteur de la série... Cinquante ans après *Les exploits de Fantômette*, Georges Chaulet livre enfin la réponse dans ce roman inédit et plein de révélations !

## Hold-up !

Les mains en l'air, tout le monde !

— On se tait et on ne bouge pas !

Un motard vient de faire irruption dans la banque, vêtu de cuir noir, chaussé de bottes, la tête recouverte d'un casque dont la visière en plastique sombre dissimule le visage. Il tient à bout de bras dans la main droite un pistolet dont le canon démesurément long semble fort méchant. Sous son bras gauche, il serre un sac de toile verdâtre.

Dans la salle se trouvent quelques clients qui semblent figés par cette apparition inattendue. Derrière la vitre d'une caisse se tient une jeune employée au corsage jaune, qui a des cheveux bouclés bruns et des yeux noirs pétillants de malice. Elle a levé lentement les mains, tout en observant le bandit attentivement, pour graver son image dans son cerveau.

Le motard lance le sac par-dessus la vitre en criant :

— Remplis ça ! Grouille !

Sa voix un peu chantante doit être déformée par la partie inférieure du casque, qui recouvre sa bouche. Le sac est retombé sur le comptoir, sans que la brune caissière y touche. Le malfrat répète :

— Remplis ça avec des euros, vite !

Sans se démonter, l'employée hausse légèrement les épaules et fait observer :

— Vous nous avez dit de ne pas bouger. Je ne peux pas vous donner de l'argent.

Cette remarque – pourtant logique – semble énerver fortement le gangster qui agite son pistolet d'une manière menaçante.

— Te fous pas de moi ou ça va aller mal ! Sors les billets qui sont sous ton comptoir et mets-les dans le sac ! Fissa !

Sans se presser, la fille brune glisse une main sous le comptoir, ce qui a pour effet de rendre furieux l'individu. Il grince :

— N'en profite pas pour appuyer sur un signal d'alarme ! Ou je te change en passoire !

La brunette ressort sa main qui tient une liasse d'euros. Toujours avec calme, elle observe le bandit à la dérobée, cherchant à graver dans sa mémoire les détails de ses vêtements, à défaut de pouvoir examiner les traits de sa figure ou la forme de ses mains, cachées par d'épais gants de motocycliste.

Deux clients sont venus à la *Banque du Crédit Exorbitant* ; un



pépère à cheveux blancs qui a demandé à la blonde employée nommée Yvonne si l'emprunt à 3 % rapporte 4 % et une dame remorquant un minuscule yorkshire qui tremble comme un lave-linge. Peut-être le microbien canidé a-t-il déjà flairé le danger que présente la nouvelle situation. La dame le prend dans ses bras, l'enserme et le rassure :

— N'aie pas peur, mon grand. Maman est là. Je te promets qu'on ne touchera pas à tes économies !

La brune caissière se demande si elle doit prendre le risque d'allonger le pied vers le bouton d'alarme dissimulé sous la caisse, qui met l'agence en relation avec le commissariat de Framboisy. Mais le braqueur semble avoir déjà deviné ses intentions, puisqu'il approche le pistolet du joli nez de la préposée aux billets.

— Gaffe ! Tu laisses tranquille le signal d'alerte !

Sans se démonter le moins du monde, la jeune femme sourit et s'enquiert :

— Vous avez tellement peur de la police ? Vous n'êtes même pas un pro, hein ? Tout juste un petit amateur du dimanche !

Une contraction révèle la vexation que vient de ressentir le bandit. Ses doigts se sont resserrés sur la crosse et il s'en faut d'un millimètre qu'il ne presse la détente. La caissière a décelé l'énervement qu'elle vient de provoquer et se dit qu'il ne faut pas pousser trop loin la moquerie.

C'est alors que s'ouvre une porte latérale et qu'apparaît un nouveau personnage. Un homme de haute stature, élégamment habillé, aux cheveux grisonnants, qui remonte de l'index ses lunettes et demande à la brune employée :

— Mademoiselle Françoise, que se passe-t-il ici ?

— Oh ! Rien d'important, monsieur le directeur. Ce n'est qu'une simple tentative de vol...

— Ah ? Bon.

Le bandit grogne :

— Une tentative ? Tu vas voir si c'est une tentative ! Allez, fissa ou je te fais la peau !

Le directeur s'est avancé pour demander au braqueur :

— Je vois que vous opérez un retrait. Avez-vous un compte ouvert dans notre banque ?

Le jeune ricane.

— Ouais, c'est un compte ouvert. OUVERT en grand !

Puis il désigne le tas de billets rassembles sur le comptoir et ordonne à M<sup>lle</sup> Françoise :

— Toi, fourre tout ça dans un sac. Magne-toi !

La jeune femme se penche pour saisir un sac de toile, profitant de ce mouvement pour appuyer son pied sur le bouton. Puis elle

commence à remplir le sac, avec l'aide active du malfrat qui bourre les euros de coups de poing pour les faire entrer plus vite. Le directeur hoche la tête d'un air de tristesse.

— Jeune homme, je pense que vous devriez essayer d'apprendre un métier honnête, comme vendeur de cravates ou déboucheur d'éviers. Cela ne vous rapporterait peut-être pas beaucoup, mais vous éviterait de vous retrouver sur la paille humide d'un cachot.

— Écrase, Toto !

Le voleur s'empare du sac plein, lève son bras armé en guise de salut, sort à reculons en appuyant avec son coude sur le contact qui ouvre la porte. Il sort en lançant un éclat de rire.

— Salut les ploucs ! Ha, ha !

Voyant que le danger semble écarté, la dame dit à son yorkshire :

— Tu as vu, minet ? C'est scandaleux, ces jeunes qui ôtent les euros de la bouche des honnêtes gens ! Ça ne devrait pas être permis !

Le client à la chevelure blanche s'adresse de nouveau à l'employée qui a pour prénom Yvonne :

— Si je verse trois euros sur mon compte, est-ce que je pourrai en retirer trois mille ?

Françoise n'a pas le loisir d'écouter les dialogues qui s'échangent. D'un bond, elle a sauté sur le comptoir puis s'est précipitée vers la sortie. Elle rouvre la porte à l'instant où le malfaiteur enfourche la selle d'une moto, dans le dos d'un complice qui lance le moteur pour s'échapper. La jeune caissière a tout juste le temps d'agripper le sac de billets et de l'arracher tandis que le bandit hurle dans son casque :

— Arrête ! Arrête, elle vient de me piquer le fric !

Mais le complice n'a pas envie de s'attarder sur les lieux et il pousse les gaz à fond pour s'échapper au plus vite. La moto fonce à travers le trafic de l'avenue des Baladeurs, tandis que le passager grogne :

— Ah ! Nous voilà frais, hein ? C'était bien la peine que je me casse le tronc à prendre des risques ! Je ferais mieux de devenir marchand de cravates ou déboucheur d'éviers !

## Comme on se retrouve !

— Et voilà le travail, monsieur Raingart ! Vos billets sont récupérés...

Épanoui, le directeur secoue les mains de la brunette et s'exclame :

— Ah ! Bravo, mademoiselle Françoise ! Merveilleux ! Quel courage ! Mais dites-moi, vous n'avez pas eu peur que ce bandit vous tire dessus ?

— Aucun risque. Il tenait son arme de la main gauche, avec son bras passé autour de la taille du complice, et serrait le sac de la droite. Moi, j'avais mes deux mains disponibles et je n'ai pas eu trop de mal à lui faire lâcher prise.

— Tous mes compliments ! Vous aurez bien mérité le calendrier publicitaire que je compte vous offrir au Premier de l'an !

— Vous êtes trop bon, monsieur le directeur.

— Je sais reconnaître le mérite. Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Des sirènes à deux tons annoncent l'arrivée de la police municipale. Trois voitures blanches et noires stoppent en faisant crisser leurs pneus. Une portière s'ouvre et l'on voit s'avancer à grandes enjambées le commissaire divisionnaire Pomme, escorté d'agents pourvus de mitraillettes et de mines menaçantes.

— On m'a appelé au secours d'urgence, à ce que je vois ?

M. Raingart sourit.

— Merci de votre visite, monsieur le divisionnaire. Mais je crains que l'on ne vous ait dérangé pour rien. L'argent a été récupéré.

— Ah ? Parfait ! Mon arrivée soudaine a effrayé les aigrefins ?

— Heu... Pas tout à fait. Les aigrefins en question sont déjà repartis depuis longtemps.

Pomme a du mal à contenir son dépit. Est-il raisonnable de faire venir un commissaire divisionnaire POUR RIEN ? Comme s'il n'avait pas des missions plus urgentes à remplir, telles qu'une grille de loto par exemple ?

Il murmure quelques paroles indistinctes sur l'incompétence des gérants d'agences bancaires, lisse sa moustache grisonnante et demande sèchement :

— Que s'est-il passé au juste ?

Le directeur désigne la brune jeune personne :

— M<sup>lle</sup> Françoise, notre caissière, a été menacée par un motard

masqué. Il s'est fait remettre le contenu de la caisse.

— Ah ! Lui a-t-elle donné un reçu ? Et demandé son identité ?

— Heu... Elle n'en a pas eu le temps.

— Dommage. Cette demoiselle a manqué de réflexes. Ensuite ?

— Elle a tout de même réussi à lui reprendre le sac de billets.

— Mais le brigand s'est enfui, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Hum ! Heureusement que je suis là pour lui donner la chasse.

À quoi ressemblait-il ?

Le directeur désigne une caméra accrochée dans un angle, sous le plafond.

— En principe, il a été filmé. Le moniteur de contrôle est dans la pièce du fond.

— Allons voir ça...

Ils se rendent dans l'arrière de la banque, où M. Raingart procède au rembobinage du film. Puis il fait apparaître les images où l'on découvre l'arrivée du jeune motard qui braille :

— Pas de panique ! C'est un hold-up !

Le super-commissaire hoche la tête.

— Il a gardé son casque, à ce que je vois. C'est ennuyeux. On aura du mal à le reconnaître, quand il sera arrêté.

— Ah ! Parce que vous pensez y arriver ?

— On voit bien que vous ne connaissez pas Sébastien Pomme. Sachez que j'ai failli interpellier la fameuse bande du Furet.

— Bof ! C'était il y a longtemps...

— Une dizaine d'années, lorsque je n'étais qu'un simple commissaire de quartier.

— Et pour ce jeune voyou, que pensez-vous faire ?

Un sourire rusé se dessine sur le visage du divisionnaire.

— Ne comptez pas sur moi pour vous révéler mes plans. Ce malandrin sera capturé *en son temps* !

Ayant ainsi manifesté ses intentions, le policier d'élite pivote avec majesté sur ses larges semelles et prend la direction de la sortie, escorté par les gardiens de la paix qui n'ont en fait plus rien à garder. Ils repartent en faisant hurler les sirènes, comme de grands enfants qu'ils sont restés. M. Raingart contemple un moment sa brune employée qui s'occupe à remettre en place les liasses de billets et demande :

— Mademoiselle Françoise, à quel moment avez-vous appuyé sur le bouton d'alarme ?

— Quand le bandit m'a demandé de prendre un sac.

— Vous n'auriez pas pu le faire plus tôt ?

— C'était risqué. Il ne me quittait pas des yeux. De toute manière, même si j'avais déclenché le signal, je ne crois pas que le commissaire

aurait pu arriver à temps. Vous savez que c'est un policier très minutieux ? Il note soigneusement sur un registre tout ce qu'il fait, avec l'heure exacte. Puis il appelle ses hommes, les inspecte, leur explique ce qu'il attend d'eux. Ça prend bien une dizaine de minutes, le temps que les cambrieurs s'en aillent tranquillement.

— Oh ! Vous avez raison, il arrive après la bataille. Je me demande si ça vaut la peine d'entretenir notre système d'alerte, pour ce qu'il sert...

Le directeur jette un coup d'œil sur une pendule murale.

— Treize heures. Nous pouvons fermer.

Le personnel évacue l'agence avec quelque difficulté, le trottoir se trouvant envahi par une foule de badauds que les sirènes ont attirés. Parmi eux se trouve un reporter de la station *Euromonde*, coiffé d'une casquette à carreaux et fumant une pipe toujours éteinte, ce qui le dispense d'acheter du tabac. Il s'approche, colle un micro sous le nez de M. Raingart.

— Je vois à votre air intelligent que vous êtes le directeur de cette agence ?

— En effet. Je...

— Pouvez-vous nous préciser ce qui s'est passé ? Un hold-up, paraît-il ?

— Eh bien...

— Des témoins viennent de me dire qu'un motard serait entré avec un pistolet-mitrailleur ?

— Effectivement, et...

— Il se serait fait remettre le contenu de la caisse ?

— Absolument, mais...

— Mais heureusement l'intervention de la courageuse caissière a fait échouer l'agression ?

— En fait...

— Eh bien il me reste à vous remercier pour toutes ces précisions. Ici Œil de Lynx pour *Euromonde*. À vous les studios !

C'est alors qu'une jeune personne aux boucles noires sort de la banque. Toujours intéressé par les jolies filles, le reporter s'avance.

— Je vois à vos beaux yeux que vous devez être la caissière qui a récupéré les euros ?

— C'est bien moi.

— Mais... Attendez... il me semble que nous nous sommes déjà vus... Il y a quelques années... Vous étiez encore une gamine... Mais oui, c'est bien sûr ! Vous êtes... Vous êtes Fantô...

— Chut ! Ne prononcez pas ce nom. Elle n'existe plus, celle-là.

— Ah ! par exemple, si je m'attendais... à vous revoir ici...

— Au milieu des policiers ? Oh ! une vieille habitude dont j'ai du mal à me débarrasser, pas vrai ?

— Mais qu'est-ce que vous avez fait pendant tout ce temps-là ? Racontez-moi votre vie en détail !

— D'accord, mais quand j'aurai fini de croquer quelques nems chez Tou-Fou, au coin de la rue. Vous mangez chinois ?

— J'adore ça, ma chère.

Ils trouvent une table chez Tou-Fou, passent leur commande, deux numéros 3, un 14, deux 36 et un 75. Françoise s'amuse à dévisager le journaliste. Quelques rides sont apparues autour des yeux et sa carrure s'est élargie, mais c'est toujours la même figure riante et sympathique. Elle lui demande :

— Vous courez encore le monde, en quête de catastrophes ? Les naufragés de Montmartre, l'incendie du pôle Nord ?

— Bien sûr. Je traque les malheurs. Vous savez, un journal coupé en morceaux n'intéresse pas du tout les femmes, mais une femme coupée en morceaux est une aubaine pour les journaux. Mais vous, ma chère ? Cette vie d'aventures extraordinaires ? Une plongée en sous-marin, un vol dans l'espace, des caisses de dynamite qui vous sautaient à la figure... Ces bagarres contre Le Furet ou le Masque d'Argent ?

— Oh ! Quelles folies ! Tout ça est bien fini. Je mène maintenant une petite vie tranquille, bourgeoise. Terminé, les poursuites et les escalades !

— Pourtant, je parierais que vous avez conservé votre costume de justicière. La cape rouge et noire, le masque...

— C'est vrai. Mais je ne rentrerais plus dedans ! J'ai pris quelques kilos...

— Qui vous vont très bien. Mais dites-moi, ça vous plaît, ce travail à la banque ?

— Bah ! faire ça ou collectionner les trous de gruyère. Le métier est peu fatigant. C'est calme.

— Calme ? Jusqu'au moment où un bandit vous met un revolver devant le nez !

— Ah ! je dois admettre qu'aujourd'hui nous avons eu un peu plus d'animation. Vous reprenez du riz cantonais ?

Les baguettes s'activent pendant un moment, puis Œil de Lynx pose une autre question.

— Ce voyou qui a essayé de vous piquer les billets, vous ne l'aviez pas déjà rencontré ?

— Ce serait difficile à dire ! Avec ce casque qui lui cachait la figure. Pourtant...

— Pourtant ?

— Eh bien, *sa voix*. Il y aurait peut-être quelque chose à chercher de ce côté-là. Elle était curieuse, un peu chantante. J'ai vaguement eu l'impression de l'avoir déjà entendue. Mais où... et quand ? C'est très

vague.

— Pas d'autre indication ?

La brunette esquisse un sourire, glisse une main dans une poche de son jean, en ressort un petit objet qu'elle plaque sur la table.

— Un briquet ?

— Oui. Lorsque j'ai arraché le sac, le blouson s'est entrouvert et ce truc est tombé d'une poche. Regardez, c'est un objet publicitaire avec une marque...

— La *Paire de Baffles* ? Drôle de nom ! C'est une marque de lessive ? De fromage ? De déodorant ?

— Vous n'y êtes pas, Œil. C'est le nom d'une discothèque de Framboisy.

— Ah ! J'avoue que je ne hante pas toutes les boîtes de nuit !

— Elle s'est ouverte récemment. Je n'y suis jamais allée, mais je pense y faire un tour. Il me semble que Boulotte connaît cette boîte.

— Boulotte ? Qu'est-ce qu'elle devient, notre gourmande nationale ?

— Elle travaille dans un magasin d'alimentation.

— Le contraire m'eût étonné ! Et elle va aussi dans les boîtes de nuit ?

— Pour y faire des livraisons. Elle apporte des sachets de pommes-chips.

Le journaliste médite un moment, puis hoche la tête :

— J'aurais bien voulu participer à votre enquête. Parce que vous allez essayer de retrouver le voleur, non ?

— Bien sûr. Mais vous n'avez pas le temps de m'accompagner ?

— Je ne demanderais pas mieux ! Me retrouver dans l'ambiance des exploits de Fantômette... mmm ! un régal ! Mais il se trouve que le P.D.G. d'*Euromonde* a décidé que tout son personnel doit couvrir les championnats de billes du Phénidon.

— Le Phénidon ? Où est-il, ce pays ?

— Je n'en ai pas la moindre idée ! En Afrique ou en Asie. Les billets sont prêts, les réservations sont faites. Un Airbus nous attend cette nuit.

— Pauvre Œil de Lynx ! S'en aller contempler des joueurs de billes au lieu de gigoter sur la piste de la *Paire de Baffles*...

— C'est ça, fichez-vous de moi ! Au moins, promettez-moi de ne pas faire arrêter votre voleur avant mon retour. Que je puisse avoir un beau reportage.

— Entendu, c'est promis !

— Merci... À part le briquet, vous n'avez pas d'autre indice ?

— Des boutons de culotte ou des mégots ?

— C'est avec ce genre de bricole qu'on arrête les assassins. Du moins dans les romans policiers... Ah ! Attendez... Je pense à une

chose... La moto ! Vous l'avez vue de près, cette moto ? Le numéro était visible ?

— Je ne m'occupais que du sac de billets. Tout s'est passé si vite !

— Mais la couleur ?

— Noire, je crois. C'était peut-être une machine volée.

— Attendez ! Il n'y aurait pas un petit quelque chose que vous auriez remarqué ?

— Non, rien... Ah ! Si ! Elle avait des coffres à outils jaunes, sur l'arrière.

— Ah ! Très bien ! Ça, c'est intéressant. Rien d'autre ? Vous ne connaissez pas la marque ?

— Oh ! Vous savez, moi, les motos japonaises...

— Pourquoi dites-vous japonaises ?

— Parce que... Heu... J'ai entrevu une marque sur le réservoir...

*Yahonda.*

— Bravo ! Une moto noire Yahonda avec des coffres jaunes ! Mais dites donc, voilà un signalement tout à fait précis.

Le reporter observe un moment son interlocutrice, avec une certaine complaisance. Elle s'inquiète :

— Qu'y a-t-il ? J'ai de la sauce au curry sur la figure ?

— Non, non. Je vous trouve très jolie, simplement.

— Merci.

— Je me demande quel âge vous avez maintenant ?... Dix-huit ans ?

— Plus.

— Vingt-trois ?

— Moins.

— Il doit y avoir des quantités de bonshommes qui vous tournent autour...

— Quelques-uns, je le reconnais.

— Êtes-vous... fiancée ?

Elle se met à rire.

— Non, pas encore. Je me marierai *en son temps*, comme dit le commissaire Pomme.



## De Rome à Framboisy

— Tiens ! On dirait qu'il y a un nouveau magasin... Oui ! Qu'est-ce qu'on y vend ? Ah ! des chiffons...

C'est bien une boutique de vêtements féminins qui vient de s'ouvrir dans l'avenue Théodore-Théodule, l'une des artères élégantes de Framboisy. Une enseigne lumineuse bleue indique qu'il s'agit de la luxueuse *Couturerie romaine*. Dans les vitrines abondamment éclairées, les modèles sur des mannequins tournants peuvent aussi bien provenir de Paris que de New York ou de Hong-Kong, mais le charmant décor qui sert de fond offre quelques vues artistiques d'Italie, la Tour de Pise, le Colisée ou les gondoles de Venise.

Françoise examine avec un certain intérêt une tunique à l'indienne rouge en satin brodé d'or, assortie d'un pantalon bouffant noir. À côté, figurent un top et une jupe de coton blanc constellé d'une profusion d'étoiles d'argent.

— Joli, n'est-ce pas ? Je suis sûr que cela vous irait merveilleusement !

Françoise tourne la tête vers celui qui se tient sur le pas de la porte. C'est un homme très brun, grand et mince, au teint bronzé. Il sourit largement pour faire admirer sa denture qui doit peut-être son éclat au fameux dentifrice *Boul 2 Nej*, le préféré des acteurs. Il est revêtu d'un complet moutarde, d'une chemise rose où s'étale une vaste cravate vert laitue. Ses chaussures noires et blanches sont sans doute faites sur mesure chez Mito Logi, le bottier napolitain. Il précise :

— J'ai également des ensembles d'un chic suprême à l'intérieur. Venez donc jeter un coup d'œil, chère mademoiselle, cela ne vous engage absolument à rien... Vous allez découvrir quelques-unes de mes créations au goût inimaginable, qui j'en suis sûr vous enchanteront...

Il s'est incliné, plié en deux, et allonge les bras vers sa collection, sans doute pour faire admirer ses bagues ornées de rubis de pacotille et une montre-bracelet aussi large qu'un compteur de vitesse de Ferrari. Amusée par le baratin du personnage, Françoise passe le seuil du magasin. D'un geste large, le couturier transalpin désigne l'ensemble des effets, frusques, robes et colifichets de l'échoppe, vantant l'originalité des lignes, l'excellence des doublures, la qualité des accessoires, louanges qui devraient éblouir la possible cliente. Mais celle-ci ne paraît pas convaincue, puisqu'elle laisse tomber ces

paroles :

— Allez, ne vous fatiguez pas, *mon cher Alpaga*.

On croirait qu'un enchanteur vient de paralyser l'Italien d'un coup de baguette magique. Il reste figé, la main en l'air, bouche ouverte et yeux arrondis. Puis il avale péniblement sa salive et balbutie :

— Co... comment ? Vous savez qui je suis ?... Vous connaissez mon vrai nom ?

— Bien sûr. Et moi ? Mon physique ne vous dit rien ? Non ? Cherchez un peu... Une gamine qui se cachait sous un masque... Qui portait un blouson jaune et un collant noir. Qui vous envoyait régulièrement en prison, avec vos acolytes Le Furet et le gros Bulldozer.

Incrédule, le couturier a eu un mouvement de recul, comme s'il venait de découvrir un spectre.

— Fan... Fantômette ?

— Mais oui. Ne faites donc pas cette tête ! On dirait un hareng saur qui vient d'avaler une baleine. Un peu de calme, voyons. Je ne suis pas venue pour vous arrêter. Je passais par hasard et j'ai vu votre boutique. C'est très joli, toutes ces robes. Est-ce bien vous qui les avez dessinées ?

— C'est... euh... oui, presque.

Se rendant compte, finalement, qu'il n'a rien à craindre de son ancienne ennemie, il commence à retrouver progressivement son sang-froid. Il se gratte le gosier, retrouve son sourire commercial et s'incline, une main posée sur le cœur ou plus exactement sur la salade de sa cravate.

— Chère Fantômette, c'est pour moi une joie infinie de vous revoir et un honneur immense de vous compter parmi ma clientèle.

— Votre clientèle ? Mais mon ami je n'ai pas l'intention de vous acheter quoi que ce soit. D'ailleurs j'ai vu vos étiquettes. Vos tarifs ne sont pas à la portée des S.D.F. les plus fortunés.

— Mais voyons, pour vous TOUT sera gratuit ! Vous n'avez qu'à choisir...

— Expliquez-moi plutôt comment vous avez pu monter ce magasin. Aux dernières nouvelles, vous étiez à Meslogis-Fleuris avec une belle liste de condamnations pour cambriolages, escroqueries ou attaques à main armée. Vous totalisiez combien de siècles d'internement ?

Il joint les mains et lève les yeux vers le plafond comme pour invoquer le Ciel, puis explique :

— La bonne conduite, très chère Fantômette ! Que faites-vous donc des remises de peine que m'ont values mon parfait comportement ? Sachez que j'ai entièrement retouché les uniformes

des gardiens auxquels j'ai ajouté une profusion de galons. J'ai personnellement repassé nuit et jour les chemises du gardien-chef. Et le directeur ? Je l'ai habillé de neuf, dans un costume orange en nylterlon ajouré super-rafraîchissant importé d'Angleterre. Boutons renforcés en platine, plis permanents, poches fermées par des combinaisons secrètes. Tout cela m'a procuré la plus grande bienveillance de la part des autorités et ma peine a été réduite à trois semaines.

— Admettons. Ensuite ?

— Ensuite, j'ai mené une vie d'une parfaite honnêteté. J'ai un peu joué au poker dans les casinos, revendu quelques babioles dont on me faisait cadeau...

— Recel d'objets volés ?

— Mais non, pas du tout ! Et j'ai importé trois paquets de cigarettes américaines...

— Oui, oui. Des tonnes de tabac transportées par des vedettes rapides entre la Sicile et Naples ?

— Qu'allez-vous imaginer, chère amie ? Tout cela n'est que pure invention. Enfin vous voyez bien que je tiens maintenant un commerce tout à fait régulier !

— Et vos complices ? Cette grosse brute de Bulldozer, qu'est-il devenu ?

— Il me semble qu'il recommence une carrière de catcheur. Vous ne l'avez pas vu à la télé ? Il a pris un surnom : le Vampire des Supermarchés.

— Et l'affreux Furet ?

— Oh ! Lui aussi est rangé des voitures. On n'a plus rien à lui reprocher. Il achète des obus, remplace la poudre par de la cocaïne et revend le tout à un prix très raisonnable.

— Parfait ! Eh bien, je crois que je vous ai assez vu pour aujourd'hui, m'sieur Alpaga. Salut !

Le costumier se précipite pour lui barrer la sortie.

— Oh ! Non, non ! Je vous en prie ! Ne partez pas, chère demoiselle. Je voudrais réaliser le grand rêve de ma vie...

— Votre rêve ?

— Oui ! Je souhaite vous couper un costume de Fantômette, comme celui que vous portiez autrefois. Mais à votre taille, bien sûr. Cela me ferait tant plaisir ! En souvenir du bon temps où vous me faisiez arrêter par le commissaire Pomme... Vous ne pouvez pas me refuser cela !

— Mais vous êtes fou, voyons ! Je ne vais plus me déguiser en justicière d'opérette ! C'est fini, cette mascarade.

— Mais non, mais non. Je suis certain qu'un jour ou l'autre vous allez de nouveau vous lancer dans des enquêtes passionnantes. Mener

encore cette vie si exaltante, redevenir une célébrité...

Il agite son index, comme un professeur déclarant que le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés.

— Tenez, ici même à Framboisy, on vient de braquer une banque. Voilà une enquête qui vous conviendrait parfaitement.

— Ce n'est pas à moi de faire le travail de la police. Le commissaire Pomme doit déjà s'en occuper.

— Pomme ? Laissez-moi rire comme un idiot ! Il n'a pas inventé la poudre à couper le beurre, celui-là. Je suis persuadé que vous seriez capable de retrouver les voleurs avant lui. Rien qu'en remettant votre merveilleux costume jaune, rouge et noir.

L'ex-aventurière ne peut s'empêcher de sourire.

— Si vous pensez vraiment que cela pourrait m'aider...

— Si je le pense ? Mais j'en suis certain et sûr ! Attendez, je vais prendre vos mesures... Où est mon mètre-ruban ?

Il s'empresse de mesurer la jeune femme, opération des plus agréables. Elle proteste pour le principe.

— Dites donc, vous avez fini de me peloter ? Vous me chatouillez !

— Il faut bien que je relève les dimensions exactes de votre corps charmant... Voilà, je note... Quelle perfection ! Vous avez les mensurations idéales... Je sens que je vais vous lever un habit qui sellira... sira...

— Siéra, du verbe seoir... J'admets qu'il est difficile à conjuguer.

— Disons que cette tenue vous ira très bien, voilà. Pourriez-vous passer demain, soir ? Nous procéderons à un premier essayage.

— Entendu ! Au revoir, m'sieur Alpaga !

— Oh ! Ne m'appellez plus comme ça. Vous avez vu mon nom sous l'enseigne ? Bravo Braconcino. Cela sonne splendidement, n'est-ce pas ?

— Prodigeux ! À demain !

— *Arrivederci !*

Elle s'éloigne en sifflotant le nouvel air qui sature les radios périphériques *Je suis folle de moi !* tout en se demandant pourquoi l'ancien bandit a pris pour surnom Braconcino, qui en italien signifie « bon à rien ». Mais après tout, peut-être est-ce son nom véritable, Alpaga n'étant qu'un pseudonyme... ?

## La Paire de Baffles

Le *Paradis du Gourmet* est le splendide établissement du traiteur Gargandise, dont les vitrines offrent au passant un admirable panorama de charcuteries innombrables, préparations culinaires raffinées ou pâtés en croûte dorés qu'accompagne un régiment de bouteilles millésimées.

Le passant en question cesse de passer pour s'arrêter – même s'il n'a pas faim – et il ne résiste pas à l'envie de franchir le seuil en se pouléchant les babines, comme tout épagneul périgourdin devant une assiette de foie gras d'oie truffé, nourriture habituelle des animaux dans le Sud-Ouest.

Françoise marque une pause pour admirer ces appétissantes merveilles, se proposant de demander conseil à Boulotte sur le choix d'un mets qui agrémentera le souper. Justement on entrevoit le visage rebondi de la cuisinière émérite derrière un rideau de salamis pendus au plafond. La brunette s'approche discrètement, saisit quelques bribes du discours qu'adresse son amie à une cliente :

— Vous désirez un plat léger, madame ? Ah ! vous êtes au régime ? Oui, vous avez bien raison. Si l'on veut perdre du poids, il ne faut pas se charger l'estomac. Voyons, que puis-je vous proposer ? À mon avis, l'idéal dans votre cas serait notre cassoulet toulousain... S'il est léger ? Je pense bien ! De fines saucisses, des haricots blancs divins, du confit aérien. Un cassoulet qui s'évapore sur la langue sans apporter la moindre calorie, ou presque... Je vous en mets deux livres ? Non, plutôt trois. Il faut bien ça, pour une portion... Vous avez goûté notre pâté spécial de campagne ? Non ? Je vais vous en couper une bonne tranche. Il est extra !

Boulotte achève de servir la dame, aperçoit la visiteuse.

— Ah ! Françoise, comme je suis contente de te voir ! Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Tiens, je vais te montrer notre nouveau jambon de Parme...

— Non, non, merci Boulotte. Dis-moi, tu es toujours en relation avec la *Paire de Baffles* ?

— Je pense bien ! Presque chaque soir je vais livrer des chips.

— Alors, ce qui m'intéresserait, ce serait d'être parrainée pour passer une soirée dans la discothèque. Je suppose qu'il faut être présentée par quelqu'un qui fait partie de la boîte ?

— Oh ! C'est seulement pour les garçons. Ils admettent toutes les

filles sans problème. Je te ferai entrer tout de suite. Tu sais, je suis connue comme le mouton dans cette boîte. Tiens, je te présenterai Dinozor, mon copain du bar. C'est à lui que je livre mes paquets de chips.

— C'est un surnom, je suppose ?

— Presque. Il est italien et s'appelle Fernandino Zoroastro. En gardant les lettres du milieu, ça donne un nom préhistorique. Rigolo, hein ?

— Oui, c'est original. À quelle heure peut-on se retrouver ?

— Je porterai ma livraison à dix heures, ce soir. Dis-moi, Françoise, je voulais te demander quelque chose...

— Oui ?

— Voilà. Depuis trois semaines, j'ai remplacé mes tartines de beurre par de la margarine. Est-ce que ça se voit ?

Françoise considère les formes rebondies de sa copine, hoche la tête affirmativement.

— Il me semble que tu es un peu plus mince.

Un grand sourire se dessine sur le visage de la gourmette.

— Ah ! C'est bien ce qu'il m'avait semblé, quand je me suis regardée dans ma glace. Bon, à ce soir, Françoise.

— À tout à l'heure, maigrichonne !

Après force embrassades, elles se séparent. Françoise reprend le chemin de son logis.

« Donc, visite à la *Paire de Baffles*. Mais avant, il y aura une petite précaution à prendre ! »

\*\*\*

Non loin du supermarché *Éléphant* dont le pachyderme rouge clignote dans la nuit, une autre enseigne, de couleur jaune, s'enroule en arabesque pour indiquer l'emplacement de la *Paire de Baffles*, entre un garage et un dépôt de ciment que ne troublent point les éclats de musique émanant du dancing.

Devant l'entrée se tiennent deux gaillards musclés, champions de boxe du Nouadkoko équatorial. Ils filtrent soigneusement les arrivants, laissant entrer les visages connus mais refoulant impitoyablement les porteurs de baskets. Ils adressent un large sourire à Boulotte qui vient d'arriver en tenant sous le bras un carton contenant des sachets de chips.

On lui fait signe de passer, mais elle annonce :

— J'attends une copine !

Elle regarde autour d'elle, mais ne voit pour l'instant qu'un couple d'habités, suivis par une fille blonde porteuse de lunettes. Cette nouvelle venue s'approche de la livreuse de patates et

l'apostrophe.

— Alors, chère Boulotte, tu ne reconnais plus les amies ?

La gourmande arrondit ses yeux.

— Oh ! Françoise ! Ah, ben dis donc, je ne pensais pas que c'était toi !

— Chut ! Ne m'appelle pas par mon prénom. Pour ce soir je serai M<sup>lle</sup> X...

— Ah ! bon, très bien. Je comprends... Pour qu'on ne puisse pas savoir que c'est une autre ? Mais à quoi ça te sert, de te mettre un faux nez ? Enfin, une perruque ?

— Je te l'expliquerai plus tard. On entre ?

Elles pénètrent sans difficulté dans un vestibule déjà envahi par les décibels provenant des deux baffles géants qui ont donné leur nom à l'établissement. Dans la salle, le vacarme est assourdissant et les lasers s'emploient activement à éblouir la clientèle. En habituée des lieux, Boulotte se faufile entre les tables et les danseurs jusqu'au bar en forme de guitare géante en plastique doré. Derrière ce curieux instrument officie un jeune homme vêtu de blanc, qui agite un shaker en le faisant voltiger comme une massue de jongleur. Sa chevelure noire et ses yeux brillants lui donnent un certain air de ressemblance avec Alpağa. Son origine italienne est évidente.

L'apparition de la livreuse de chips fait encore plus briller ses yeux et son sourire. Il pose le shaker, s'incline au risque de piquer du nez dans le verre qui attend son Manhattan et susurre :

— Chère Boulotte ! Quel plaisir de te revoir...

À dire vrai, il n'a pas murmuré sa phrase mais l'a hurlée pour couvrir le bruit de réacteur de la sono. Boulotte gonfle d'air ses poumons déjà volumineux et répond de même :

— JE T'APPORTE LES CHIPS, DINOZOR !!!

Une déclaration inutile sans doute, puisque cette denrée croustillante est la spécialité de la dodue. Le barman escamote le carton et demande :

— Qu'est-ce que je vous sers, mes mignonnes ?

Sans attendre la réponse, il pose sur le bar une paire de bouteilles cocacoliques et se remet à agiter son shaker. Françoise laisse son regard errer sur la salle dont les murs barbouillés de fresques à base de palmiers et de surfeurs s'efforcent de créer un climat antillais. Quoique d'assez vastes dimensions, le local peut à peine contenir un monde de jeunes gigoteurs dont le nombre désespère notre enquêtrice.

— Comment retrouver mon voleur parmi cette foule ? En supposant qu'il soit là, évidemment. J'ai l'impression que je suis venue pour le roi des prunes, comme dirait Ficelle.

Un examen attentif des danseurs ne lui apporte aucun renseignement. N'importe lequel pourrait être le braqueur.

— Et si c'était une fille ? Sa voix était un peu chantante. Pourtant quand il a crié « Pas de panique ! » c'était bien un timbre d'homme... Ah ! Je ne sais plus.

Boulotte s'approche de son oreille, met les mains en cornet et hurle :

— ON S'AMUSE BIEN, HEIN ?

Ne souhaitant pas contrarier son amie, Françoise hoche la tête, au risque de faire déraiper sa perruque. La perpétuelle affamée déclare :

— Moi, cette ambiance, ça me creuse !

Elle se tourne vers Dinozor, ouvre la bouche, fait le geste d'y enfourner quelque chose. Ayant tout de suite compris, le barman s'empresse de garnir une barquette de chips et de la poser sur le comptoir. C'est alors que la musique cesse et que les lumières s'éteignent.

Un « Ooooh ! » général de déception sanctionne l'interruption de la fête, mais un spot blanc s'illumine pour projeter un puissant rayon sur le pupitre du disc-jockey. Celui-ci apparaît, comme venant de nulle part, salué par un ouragan d'applaudissements et un concert de braillements enthousiastes. Il a revêtu un T-shirt blanc à rayures rouges et étoiles sur des carrés bleus. Un portrait de Superman s'étale sur sa poitrine, assorti de la devise *Keep America Strong* !

C'est un jeune homme blond aux yeux bleus ; une sorte de Viking des temps modernes. Il lève une main pour demander le silence qui finit par revenir, observe un moment le public, SON public, comme pour le jauger ou évaluer sa popularité. Sans doute satisfait de l'attention qu'on lui porte, il déclare :

— Moi, Ray Volvert, je vais vous passer un DVD du groupe que vous attendez tous et toutes, les BANG BANG !

À cette annonce, l'enthousiasme de la foule se traduit par des hurlements qui ne nécessitent aucun système d'amplification. Le D.J. reprend :

— Vous allez reconnaître le titre du tube que vous espérez toutes et tous, j'ai nommé : *Ouais-ouais ! ya-ya* !

Une nouvelle symphonie de vociférations salue l'événement du siècle et les baffles, volume à fond, crachent les sonorités de cuivres et les BOM ! BOM ! de l'accompagnement. Malgré la puissance de l'acoustique, personne ne parvient à saisir les paroles que les Bang Bang sont censés prononcer, mais comme elles sont en anglais, tout le monde s'en moque. Les danseurs se remettent à piétiner le parquet, certains de participer à un spectacle hautement culturel. Françoise se frotte machinalement la joue avec sa bouteille de soda, réfléchissant.

« Ce disc-jockey... Ray Volvert... Il a une voix qui... qui est légèrement chantante, aucun doute. »

Elle quitte le bar, se dirige sans se presser vers le pupitre, s'arrête



à deux ou trois mètres de distance. Elle est perdue dans la cohue et le Viking ne prête guère attention à cette fille quelconque manchée comme la reine de pique. Celle-ci tente de comparer la silhouette de l'animateur avec celle du malfrat mais sans pouvoir affirmer qu'il s'agit du même homme.

« Ah ! s'il n'avait pas porté ce maudit casque... »

Elle reste un moment en observation, puis se rend compte qu'en insistant trop longuement elle finirait par se faire remarquer. Elle revient au bar où Dinozor a généreusement renouvelé la portion de chips qu'il ne facture pas à la gourmande. Celle-ci interroge Françoise.

— Tu as été contempler Ray Volvert ? Je t'ai vue de loin... Il est mignon, hein ?

Le barman a l'ouïe fine. Il confisque la barquette de chips, se penche vers Boulotte, fronce les sourcils et pose une question en grondant :

— ET MOI, JE NE SUIS PAS MIGNON ?

Boulotte s'empresse d'approuver.

— Oui, tu es mignon. Tu es adorable, Dino. D'ailleurs, je t'aime autant qu'une pizza aux anchois, avec de la tomate et des oignons !

— *Va bene !*

Il restitue les chips au grand soulagement de la gourmande brevetée et entreprend de confectionner un cocktail de son invention, le *Dinamo*<sup>[1]</sup>.

Françoise approche sa bouche de l'oreille gauche de Boulotte et crie :

— À quelle heure ferme la boîte ?

L'aimable goinfrette montre quatre doigts.

— Bon, je ne vais pas attendre jusque-là. Je rentre me coucher.

— Quoi ? Tu ne restes pas jusqu'à la fin ? Il y aura une distribution de bretzels à trois heures du matin. Tu ne vas pas rater ça, tout de même !

La brunette fait signe que non, lance un petit salut de la main et se perd parmi les danseurs. Elle sort de l'établissement, ce qui soulage immédiatement ses tympans, s'arrête un instant pour respirer l'air de la nuit. Les lumières de l'enseigne, des réverbères et de la lune éclairent les alentours de la discothèque, révélant la présence d'un assez grand nombre de motos sur lesquelles sont venus les noctambules. L'une d'elles retient l'attention de Françoise. Elle est de couleur noire, porte à l'arrière une paire de coffres jaunes. Sur le réservoir, on peut lire la marque du constructeur : *Yahonda*.

— Mille pompons ! *C'est elle*. Ah ! mes bonshommes, vous êtes dans cette boîte, maintenant j'en suis sûre et plus que certaine. On va pouvoir préparer tranquillement un petit piège. Miam ! Un travail pour Fantômette, ça !

## L'idée de Ficelle

DO-DO-DO-RÉ-MI-RÉ... DO-MI-RÉ-RÉ-DO !

La musique d'*Au Clair de la Lune* réveille Françoise. Elle grogne en vouant aux Enfers celui ou celle qui se permet de l'appeler alors qu'elle se trouve dans son lit, allonge le bras et saisit le portable sur la table de nuit.

— Allô ?

— Allô ! C'est bien Françoise qui a l'honneur de m'écouter ? Ici la grande et belle Ficelle ! Où t'es ?

— Je suis dans mon lit, en train de dormir. Qu'est-ce qui te prend, de me réveiller à trois heures du matin ?

— Mais il n'est pas trois heures, voyons ! Ma montre indique exactement neuf heures et des poussières. T'es pas en train de te reposer à ta banque ?

— Aujourd'hui c'est fermé. Et toi ? Tu n'es pas aux *Galleries Farfouillette*, à préparer des étalages ?

— J'y suis en principe, mais mon chef m'a permis de venir une heure plus tard, parce que je dois méditer sur la décoration de la vitrine des chaussures.

— Comment ça ?

— Eh bien, j'avais expliqué que ma méditation ne pouvait pas se faire après neuf heures, sinon je n'aurais pas d'idées.

— Et il a avalé cette ânerie ?

— Bien sûr ! Tu sais que j'en fais ce que je veux, de M. Mirliton. Il est amoureux de moi !

Françoise soupire. Les amours de l'étalagiste et du sous-chef des *Galleries* sont un sujet de rigolade pour les Framboisiens. Elle demande :

— Bon, alors, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Un truc phénopoustouflant ! Incroyable et ahurissable ! Moi-même, je suis complètement bouleversifiée d'avoir inventé cette chose inimaginable qui démontre mon génie superfétatoire ! Tu vas en crever de jalousie verte, ma bonne Françoise !

La brunette lève les yeux au ciel, c'est-à-dire au plafond, s'attendant à une énième révélation ficellienne, telle que la création d'une société secrète ou l'annonce d'un pèlerinage au pôle Sud, avec l'espoir de convertir les manchots de ces régions glaciales. Résignée d'avance, elle pose la question inévitable :

— Alors, dis-moi ce que c'est, ta trouvaille...

Satisfaite d'avoir retenu l'attention de son amie, Ficelle fait traîner le suspense. Elle s'offre le plaisir de tourner quelques ronds de langue avant de révéler :

— Voilà. Tu n'es pas sans ignorer que...

— Sans savoir.

— Oh ! Tu es toujours aussi casse-truc avec ta grammaire ! Tu n'es pas... Bon, enfin, tu sais qu'il y a eu une braquerie de banque, hier ?

— J'en ai vaguement entendu parler.

— Eh bien, la caissière a réussi à récupérer le fric-frac.

— L'argent, oui.

— Une fille formidable ! Ah ! J'aurais bien voulu être à sa place ! Tu te rends compte, être attaquée par un bandit avec un canon ! Quel délice de plaisir !

— Oh ! ça n'avait rien de délicieux.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Moi j'aurais été folle de joie et je lui aurais donné tous les billets de la banque ! Même je l'aurais remercié d'avoir choisi l'endroit où je faisais la caissière ! Tu ne crois pas ?

Le silence de Françoise semble marquer une certaine désapprobation. Mais la grande fille ne se décourage pas.

— Tu sais, cette aventure inimaginable a fait surgir dans mon cerveau génial les graines d'une idée époustouflante ! Tu vas en rester baba au rhum, comme dit Boulotte.

— Bon, tu la donnes, ton idée, que je puisse aller prendre mon café.

— Voilà. Ouvre en grand tes narines, parce que je ne répéterai pas deux fois, ni même trois. Tu es prête ?

— J'attends ! Ta note de téléphone va s'allonger.

— Aucune importance, quand tu sauras quelle merveilleuse invention a été fabriquée par les muscles de mon cerveau. Tu te souviens des enquêtes que menait Fantômette ?

— Euh... Oui, vaguement.

— C'était des trucs gigantesquement policiers ! Il y avait des mystères à décolorer, des énigmes à résoudre ! Tout un bazar, quoi ! Eh bien, figure-toi que moi, la grande Ficelle qui te cause en personne et en moi-même, j'ai imaginé de fonder une AGENCE DE DÉTECTIVES ! Et tu sais à quoi elle va servir ? À détecter !

— Ce qui veut dire ?

— Ben... Ça me paraît assez simple. À chercher et trouver les bandits qui dévalent les caisses des hypermarchés ou les marchands de perruques. Tiens, l'affaire de la banque, on va s'en occuper. On va détecter le voleur, ensuite on l'attachera sur un fauteuil de torture, on lui chatouillera les naseaux avec une plume de cigogne et il devra

avouer où il a caché le magot !

— On le lui a repris, le magot.

— Aucune importance ! Comme en ce moment il n'a pas un radis, il va lancer un autre grand coup ! Peut-être qu'il va essayer de braquiller les *Galleries Farfouillette* ! Tu te rends compte, s'il venait me mettre une mitrailleuse sous le pif pendant que je décore un étalage ? Il me dirait : « La bourse ou la vie ! » et je serais obligée de le mener chez M. Mirliton qui lui verserait les euros de la recette ! Ça serait formidable, hein ? Je deviendrais encore plus célèbre que le Père Noël ! Tu ne dis rien ?

— Attends, je réfléchis.

Elle réfléchit en effet. Ce que Ficelle vient de dire, sous des dehors hautement fantaisistes, n'est point dépourvu de logique. Les deux jeunes voyous ont monté un coup qui a échoué. Ils n'ont pu empocher la somme convoitée et se retrouvent au même point de départ. Donc il existe de fortes probabilités pour qu'ils remettent sur pied un mauvais coup. Peut-être une nouvelle attaque de banque, ou de bijouterie, ou de tout autre commerce. Ou un vulgaire cambriolage, ou un braquage de station-service. Les occasions ne manquent pas, hélas. Françoise prend une décision.

— Ficelle, ton idée me plaît. Oui, tu as raison. Les petits truands vont sûrement remettre ça, et en nous groupant, nous pourrons peut-être leur barrer la route.

— Ah ! Qu'est-ce que je suis super contente de t'entendre dire ce truc ! Ça me met du bol au cœur ! Je vais demander à Boulotte si elle veut faire partie de notre agence. On va trouver un nom adéquat... Ah ! j'y suis : l'*Agence Ficelle et Compagnie*. Ça sonne bien, hein ? Je vais passer te voir tout de suite, pas plus tard que maintenant !

La grande étourdie vient de couper la communication. Françoise prend sa respiration s'extrait du lit et se rend dans la cuisine afin d'y préparer son café. Un personnage s'y trouve déjà, tout noir, qui courbe le dos en lançant un long miaulement.

— J'arrive, Diabolo. Un peu de patience. Qu'est-ce que ce sera pour Monsieur ? Crème de lapin ou nectar de bœuf ? Ah ! fleur d'agneau ? Zut, le frigo est vide. Bon, je vais te faire une tartine de confiture...

Encadré par deux affichettes – posters en français – représentant des squelettes, le miroir est fixé sur un mur de couleur orangée. Ficelle se plante devant, considère avec satisfaction l'image en couleurs et relief qui lui apparaît. C'est une jeune femme très grande et très mince, vêtue d'une sorte de tunique romaine dont le bas, effrangé, paraît fortement usé. En réalité, ces échancrures ont été faites par la propriétaire à grands coups de ciseaux, pour se conformer à cette

mode qui veut que la jeunesse élégante ait l'allure d'une bande de clochards.

— Qu'est-ce que je suis belle, ce matin ! Et ma coiffure ! Hyper réussie ! Ah, il faut que j'aplatisse un peu le haut...

Elle se met à quatre pattes, saisit sous le lit une bombe de laque et s'en donne une douzaine de coups sur le dessus du crâne.

— Voilà, comme ça, c'est impec. Qu'est-ce que je vais mettre à mes pieds superbes ? Des pantouflettes ou les chaussures d'alpiniste que j'avais à Chamoix ?

Le problème est difficile à résoudre. Les ballerines sont légères, mais la température extérieure en permet-elle le port ?

— Fait pas très chaud, aujourd'hui... Je ferais mieux de mettre les gros godillots... D'ailleurs ils me font un pied léger de balistique d'opéra... D'autre part, et en tenant compte de...

La mélodie du téléphone vient interrompre les réflexions de notre élégante. Elle ignore où elle a laissé le portable, mais finit par le repérer au son, comme ces drones qui parviennent à détecter la position d'un avion ennemi. L'objet se trouve entre le coussin d'un fauteuil et un numéro de *Nous Trois, le magazine du modern people*.

— Allô ? Qui a l'honneur de parler à la grande et belle Ficelle Ah ! c'est vous, m'sieur Casimir Mirliton ? Qu'est-ce que je suis heureuse d'entendre votre belle voix de saxophone qui me fait frissonner l'estomac jusque dans les genoux... Comment ? Ce n'est pas l'heure de vous faire des déclarations ? C'est quand, alors ?... Ah ! Faut que j'aille tout de suite aux *Galleries Farfouillette* ?... Mais je dois me rendre d'abord chez ma copine Françoise... Hein ? Ça attendra ?... Ah ! bon, alors faut que je lui dise que je vais briller par mon absence... Bon, bon... mais je peux d'abord me donner un coup de peigne, repasser une chaussette, lire mon horoscope dans *Nous Trois*, écouter le nouveau dixe des Bang Bang... Non, j'ai pas le temps ? Ah ! tant pis, c'est dommage. Bon, alors je viens tout de suite à présent, m'sieur Casimir Mirliton. Je mets juste une petite lessive en route et je viens !

Elle coupe le téléphone, fourre trois chaussettes dans le lave-linge, revient dans sa chambre pour y prendre son tube de crème hyper-allergique activante aux extraits de bave de crapaud. Ne trouvant pas la crème, elle la remplace avantageusement par quelques touches légères de margarine *Belléminsse*, un cadeau de Boulotte. Un quart d'heure plus tard, elle se replace devant le miroir, inspecte son image et déclare fièrement :

— Voilà, je suis fine prête !

Ficelle sort, puis trouve miraculeusement la clé sous le paillason, referme et va dans la rue en fredonnant *Ouais-ouais ! Ya-ya !* Une idée traverse alors son crâne, comme une fusée crevant un nuage.

— Catastrophe ferroviaire ! J'ai oublié de prévenir Françoise !

Elle fait précipitamment demi-tour, revient à sa porte, se baisse pour soulever le paillason. *La clé n'est plus là.*

— Bon sang de bois ! On m'a volé ma clé !

Ne sachant à qui s'adresser, elle se met à courir jusqu'au kiosque à journaux, demande au vendeur :

— Monsieur Papiton, vous n'auriez pas vu ma clé ?

— Votre clé ? Ce n'est pas ce que vous tenez à la main ?

Ficelle regarde l'objet métallique, pousse un soupir de soulagement et remercie le journaliste pour son précieux renseignement. Elle peut alors revenir sereinement à la maison pour appeler son amie.

— Françoise, ici c'est la belle et grande Ficelle qui te fait l'honneur de te rappeler. Figure-toi que c'est pas la peine de venir à la maison parce que Casimirliton m'a demandé d'aller au magasin tout de suite.

Au bout du sans-fil, Françoise objecte :

— Il ne t'avait pas permis de venir une heure plus tard, pour que tu aies le temps d'imaginer une vitrine ?

— Ce doit être une urgence très urgente. Mais tu sais, j'y vais parce que je veux bien. Je n'ai pas de problème avec Casimir. Il m'obéit au doigt et au nez. Parce qu'il m'aime comme un asile de fous !

— Tu en es bien sûre, Ficelle ?

— Ben tiens ! Pas plus tard que je ne sais pas quand, on était tous les deux dans une vitrine de meubles, assis sur un canapé vert. Tu ne sais pas ce qu'il a fait ?

— Non, dis vite.

— Il en a profité pour me mettre la main sur le genou gauche. Alors je lui ai envoyé une de ces raclées !

— Et qu'a-t-il dit ?

— Il a dit « En voilà, une pimbêche ! » Ça prouve bien qu'il est très amoureux de moi, non ? C'est un grand compliment !

— En effet.

— Bon, alors c'est pas la peine que je vienne, mais si tu pouvais aller faire un tour aux *Galleries*, on pourrait se voir et parler de mon grand génial projet de détectivage...

— D'accord, je vais aller y faire un saut. À tout à l'heure !

N'ayant pas voulu toucher à sa tartine de confiture de fraises, Diabolo se remet à miauler sur un ton qui traduit son vif mécontentement. À force de fouiner dans les placards, Françoise finit par dénicher une barquette riche en lapin et la propose au félin qui l'adopte immédiatement. Puis elle accorde dix secondes d'attention à son miroir, rectifie ses boucles brunes, vérifie qu'elle a mis dans une

poche de son jean son permis de conduire, une carte d'identité, une carte d'assurance, une carte de crédit et une carte médicale indiquant son groupe sanguin, renseignement que l'on obtient après un don du sang.

Elle sort du pavillon où elle habite, braque un porte-clés vers l'antivol d'un scooter rouge, ouvre de la même manière le portail. Elle s'installe sur la selle, met un casque, démarre et prend la direction des *Galleries Farfouillette*.

## L'étalagiste

— Voyons... Comment je vais faire tenir ces chaussures dans les airs ? Si j'étais dans une navette spéciale, les godasses se baladeraient devant mon nez adorable, et ça serait drôlement plus facile...

À genoux dans une des vitrines du rez-de-chaussée, l'étalagiste des *Galleries Farfouillette* est aussi perplexe que lorsqu'elle tente de déchiffrer sa facture d'électricité. Les escarpins noirs, qui seront la grande mode de la prochaine saison, reposent pour l'instant sur la moquette grise qui garnit le sol de la vitrine. Comment les mettre en état d'apesanteur ? Sur des présentoirs en plastique transparent ? Elle a soumis cette proposition à M. Mirliton qui a fait la moue en grattant son beau crâne d'œuf, signe de désapprobation.

— C'est assez banal. Voyons, Ficelle, vous qui avez toujours des idées astucieuses, vous ne pourriez pas inventer quelque support original ? Faites un peu travailler votre jolie cervelle !

Il s'éloigne vers le rayon des parfums, où la rousse Barbara aligne des flacons de *Chien Mouillé*, de chez Chenil. Ficelle a ouvert la bouche et se tortille sur place en comprimant sa poitrine.

— Mon Ciel ! Une jolie cervelle ! Casimir m'a dit que j'ai une jolie cervelle ! C'est la première fois que j'entends ça ! Maintenant c'est sûr ! Il est amoureux de moi. Quelle chance pétrifiante !... Tiens, voilà Françoise...

À travers la glace, elle vient d'apercevoir le scooter rouge que la conductrice tire sur le trottoir. La brunette met le casque sous son bras, passe le tambour de l'entrée, s'approche de l'étalagiste et demande :

— Que t'arrive-t-il, ma grande ? Tu es en train d'étouffer ?

— Ah ! C'est bien plus grave que ça ! Je suis affixée de bonheur ! Figure-toi que mon chef vient de me faire une belle déclaration d'amour !

— Pas possible ?

— Mais si ! J'en suis tellement éberlutionnée que je ne sais même plus ce que je dis !

— Dis quand même.

— Eh bien, il m'a fait une confidence dans l'oreille. Il paraît que j'ai une jolie cervelle...

— Mille pompons ! Voilà une grande nouveauté. Eh bien, je te félicite, ma bonne Ficelle.



— Et tu crois que c'est une vraie déclaration d'amour ?

— Sûrement ! S'il a osé te dire ça, c'est qu'il est en admiration devant toi.

— Ah ! Françoise, je t'adore. Viens que je t'embrasse.

Embrassade. La visiteuse désigne le tas de chaussures qui s'amoncelle devant les genoux de l'étalagiste.

— Tu as un joli stock. C'est pour quoi faire ?

— Casimir m'a chargée de les mettre en l'air, mais sans me servir de présentoirs parce que ce n'est pas assez original. Seulement je ne vois vraiment pas comment je pourrais les faire tenir dans le cosmos. Tu n'aurais pas une idée ?

— Attends... Tu connais les guirlandes du 14 juillet ?

— Si je connais ! C'est des ampoules de toutes les couleurs. Et dessous, on danse sur *Ouais-ouais-Ya-ya*.

— Eh bien, tu n'as qu'à accrocher des guirlandes dans la vitrine, mais au lieu des ampoules, tu attacheras des chaussures. Comme ça elles seront dans les airs et ton chef sera content.

— Ah ! Mais c'est génial ! Oui, oui, accrocher les godasses dans les airs ! Je suis contente d'avoir trouvé cette solution. Mais il me faudrait du fil... Tiens ! Voilà Boulotte...

Promenant ses agréables rondeurs, la spécialiste en delikatessen[2] marche sur le trottoir en tenant un carton suspendu à un mince ruban que les pâtisseries appellent du bolduc. Ficelle se met à faire de grands gestes derrière son carreau pour attirer l'attention de Boulotte, montrant le paquet de son long index. Si le son pouvait traverser le verre, on l'entendrait s'exclamer :

— Eh, Boulotte ! Il me faudrait du fil comme celui qui entoure ton carton ! Il est doré et ça ferait un charmant contraste avec la teinte des chaussures que je dois suspendre ! Il faut absolument que tu m'en procures plein de centimètres ! C'est du boltruc, je crois ?

La livreuse de denrées fronce les sourcils, se demandant ce que lui veut l'étalagiste.

— Il faut que je lui fasse cadeau de mon carton ? Mais c'est une livraison pour M<sup>me</sup> Petipois. Un cake aux oignons. Une recette que j'ai inventée et qui a tellement plu à M. Gargandise que je suis chargée d'en préparer une vingtaine chaque jour. Ça représente déjà le quart de mes livraisons. Ficelle ne va tout de même pas me manger ce cake ?

Afin d'obtenir plus de renseignements, la cuisinière-pâtissière franchit le seuil du magasin et interroge la grande fille. Rassurée sur le sort de son cake, elle répond :

— Je fais ma livraison et je retourne au *Paradis du Gourmet* te chercher une bobine de bolduc. Vous m'accompagnez ?

Ficelle s'empresse d'approuver.

— Je vais en profiter pour t'expliquer mon grand phénoménal projet. À nous trois, on va faire un machin qui sera un truc incroyable ! Une agence de détectives policières et espionniques ! Tu es de mon avis, j'espère ?

— Ben... Je veux bien, mais faudrait que j'aie le temps... Tu sais, je me lève de bonne heure pour aller au magasin et on ferme tard le soir...

— Ne t'inquiète pas ! Notre agence ne marchera qu'entre quatre heures et six heures du matin. Et un petit peu aussi les dimanches. Alors, c'est d'accord ?

— Mais qu'est-ce qu'il faudra faire ?

Les trois amies déambulent dans l'avenue des Quatre-Branches. Les passants se retournent, surpris par les grands moulinets que Ficelle effectue avec les bras, comme pour imiter un hélicoptère. Cette gesticulation aide grandement à son élocution.

— On va d'abord s'occuper du hold-up de la banque...

— Quelle banque ?

— Tu demanderas à Françoise. C'est un coup qui a raté, parce que la caissière s'est débrouillée pour remettre la main sur la rançon. Ils l'ont dit dans les journaux de la télé. Alors, pour avoir des détails de ma première main, on va aller se renseigner à la banque. On demandera à la caissière comment s'appelle le voleur et où il habite. Ensuite, on ira l'arrêter et on touchera la prime.

— Ah ? Il y a une prime ? C'est quoi ? On gagne son poids en gâteaux ou en chocolat ?

— J'en sais rien ! Ils nous le diront à la banque.

— D'accord. Tiens, voilà la maison de M<sup>me</sup> Petipois...

Boulotte effectue sa livraison et les trois détectives prennent le chemin qui mène au *Paradis du Gourmet*. Ficelle obtient aisément son rouleau de bolduc et prend congé de la rôti-seuse qu'une longue file de clients attend avec impatience. On revient aux *Galleries* où la jeune étalagiste entreprend immédiatement de tisser dans la vitrine un réseau de fils d'or qui ferait l'admiration d'une épeire des jardins ou d'un aranéide, charmantes araignées fileuses. Françoise lui donne un coup de main pour accrocher les escarpins qui bientôt se trouvent en apesanteur, selon le souhait de l'artiste en décoration.

M. Mirliton abandonne Barbara à qui il faisait deux doigts de cour, pour venir admirer le chef-d'œuvre. Il paraît agréablement surpris par l'ingéniosité du dispositif.

— Ah ! Bravo, Ficelle ! Tous mes compliments ! Voilà exactement ce que j'attendais. Vous voyez que quand vous faites fonctionner votre jolie cervelle, vous obtenez d'excellents résultats. Demain vous vous occuperez des balais-brosses et serpillières. Faites-moi un étalage sympathique !

Ficelle a rougi, a écrasé son pied gauche avec le droit, a tiré la langue de plaisir et a balbutié un remerciement incompréhensible. Elle sort avec Françoise, la prend par le cou et lui confie à l'oreille :

— Non mais tu as vu ? Il m'a redit que j'ai une jolie cervelle et que mon invention de boltruc était géniale ! Alors là, moi je crie que c'est le grand amour entre lui et moi. Est-ce que tu crois que je devrais le demander tout de suite en mariage, pour profiter de ses bonnes dispositions ?

— Euh... Il faudrait peut-être attendre un peu...

— Attendre ? Pourquoi ? Tu ne trouves pas que c'est une grande preuve d'amour, que de me faire décorer le rayon des balais-brosses ? Ce n'est pas à Barbara qu'il confierait un travail aussi délicat, hein ?

La grande étourdie rêve à son futur mariage pendant trois longues secondes, pendant que Françoise déverrouille l'antivol du scooter.

— Ficelle, veux-tu que je t'emmène quelque part ?

— Euh... En fait, il faudrait peut-être s'occuper du vol de la banque, maintenant que notre agence de détectives est fondue... Je voudrais bien aller enquêter sur place.

— L'agence est fermée, aujourd'hui.

— Ah ! Comment tu sais ça ?

— Parce que j'y travaille.

L'étalagiste ouvre des yeux ronds et une bouche de même forme.

— QUOI ? Tu es employée dans la banque qui a été attaquée ?

— La *Banque du Crédit Exorbitant*, oui.

— Mais alors, tu as assisté à l'attaque ?

— Oh ! oui.

— Et... Tu connais la caissière qui a réussi à récupérer les sous ?

— Bien sûr. Elle s'appelle Françoise Dupont.

— Mais c'est toi, Françoise Dupont !

— Qui te dit le contraire ? Il faut bien qu'il y ait une caissière et il se trouve que c'est moi. Mais ne fais pas cette mine-là, ma grande. On dirait une poule qui vient de trouver un œuf de Pâques.

— Ah ! J'en suis tout abadie ! Raconte-moi vite comment ça s'est passé !

— D'accord, mais quand j'aurai bu quelque chose de frais. Je t'invite au *Speed Fast*. Tiens, mets ce casque...

Elles grimpent sur le scooter, roulent cinq minutes dans les encombrements de Framboisy, stoppent devant le bar et choisissent un coin tranquille. Ficelle demande à son amie des précisions sur le hold-up, et ce qu'elle apprend la plonge dans une indicible stupéfaction.

## L'auto de Ficelle

— Ah ! c'est incroyable ! Le voleur que tu as volé, ça serait le D.J. ? Ray Volvert ?

— En tout cas, je pense que c'était la même voix. Et j'ai retrouvé la moto dont ils se sont servis.

— Celle du jockey ?

— Il était dessus, à l'arrière. Mais elle appartenait peut-être au type qui la conduisait.

— Et celui-là, tu le connais ?

— Non, mais je crois qu'il était également à la *Paire de Baffles*.

— Alors, il y a une grosse enquête à faire dans cette boîte. Dis-moi, Françoise, tu crois qu'on devrait prévenir le commissaire Pomme, puisqu'il s'occupe de cette affaire ?

— Oh non ! on le laisse de côté. Mais quand on sera sûres du résultat, je préviendrai Œil de Lynx. Il fera un reportage.

— Ah ! Et il parlera de moi à la radio ?

— Ou même à la télé. Il fait les deux.

— Dis donc, ce serait génial ! Il pourrait expliquer que je suis la grande et unique fiancée de Casimir Mirliton. Ça me rendrait encore plus célèbre et on me ferait des articles dans la presse pipeulle !

Ficelle se lance dans une rêverie journalistique, tandis que son amie jette un coup d'œil sur sa montre.

— Bon, je vais aller faire un tour à la *Couturerie romaine*.

— Le magasin de fruxes ? Tu le connais ?

— Oui. Le maître tailleur doit me faire un costume.

— Sans blague ? Tu es déjà cliente ? Mais cette boutique vient tout juste d'ouvrir !

— Tu vois, je suis au courant de tout.

— Et à quoi il ressemble, le tailleur ?

— À Alpaga.

— Le bandit ?

— Tout à fait. Je peux même te dire qu'Alpaga, c'est lui. Allez, tu viens ?

L'air ahuri de la grande fille est des plus divertissants, mais Françoise a l'habitude de voir son amie prendre l'expression lunaire de Monsieur Pipo, le gugusse du cirque Gavarni. Le scooter repart, longe l'avenue Théodore-Théodule, s'arrête devant le magasin de couture. La porte étant ouverte, Françoise entre avec la plus grande facilité. Le

couturier, qui lui tourne le dos, est en train de téléphoner.

— Oui, l'affaire a mal tourné, vous avez dû entendre ça à la radio. Ah ! On ne s'y attendait pas du tout. Et vous savez qui est à l'origine de ce fiasco ? Quelqu'un que nous connaissons bien, et depuis longtemps...

— Oh ! C'est horriblement joli, ce petit calicot... Non, caraco...

Entendant la remarque de Ficelle, Alpağa s'est retourné. Il dit : « Je vous rappellerai ! » et repose le téléphone, s'avance vers les visiteuses, tout sourires.

— Ah ! Chère Fan... chère amie, je suis heureux d'avoir de nouveau votre visite... Vous avez amené une personne de votre connaissance ? Elle est également tout à fait charmante... Nous allons lui trouver un petit ensemble printanier qui lui siéra à merveille... Vous voyez que j'ai étudié le verbe seoir, comme il sied à un grand couturier...

Ficelle regarde Alpağa avec le même air ébahi qu'elle arborait un peu plus tôt. C'est bien le mafioso qu'elle a rencontré quelques années plus tôt. Il prend un tel soin de son épiderme que ses traits se sont à peine modifiés. Mais ses vêtements, quoique bien ajustés, semblent venir tout droit du Carnaval de Rio. Fièremment, il annonce :

— Je pense que le costume est prêt et qu'il ne nécessitera qu'un seul essayage. Il faut dire que j'ai donné des consignes précises à mon personnel. Il n'a pas chômé ! Vous allez voir, c'est du beau travail...

Il passe dans l'arrière-boutique, tandis que Ficelle s'enquiert :

— Qu'est-ce que c'est, ce costume ? Une fruxe à la mode, comme ce que je porte ?

— Non, c'est un vêtement indémodable. Tu vas voir.

Le tailleur revient, portant délicatement une pile de tissus rouges, jaunes, noirs et blancs, invite Françoise à passer dans la cabine d'essayage. Restée seule, Ficelle se demande quel peut bien être cet habit dont les couleurs lui rappellent vaguement une image lointaine. Cinq minutes plus tard, le retour de Françoise lui arrache un long cri de surprise :

— Ooooh ! FANTÔMETTE ! C'est pas possible ! Tu t'es déguisée en Fantômette ! C'est épouvantable !

La brunette se met à rire.

— C'est au contraire une très bonne idée qu'a eue le *signor* Bravo Braconcino, ici présent.

— Mais il s'appelle Alpağa ! C'est un bandit très méchant qui a volé la tour Eiffel et qui pique les cache-nez des vieilles dames !

Peu soucieux d'entendre évoquer un passé qu'il s'efforce d'oublier, l'ex-Alpağa examine attentivement le costume, tourne autour de Françoise, pose un regard professionnel sur un léger pli de la cape.

— Il faut que je rectifie ceci tout de suite. Un petit coup de fer...

Boudeuse, Ficelle grommelle :

— Et puis pourquoi tu t'habilles en Fantômette ? C'est ridicule !

— Vraiment ? Pourquoi ?

— Parce qu'il s'agit d'une aventurière proéminente, qui n'a peur de rien, qui est presque aussi intelligente que moi et qui court plus vite que son ombre ! Toi franchement, tu es bien gentille, mais pour ce qui est de l'efficacité, tu repasseras ! Je me souviens que, quand il se produisait une grande aventure fantômettique, tu n'étais jamais là ! Alors tu ne manques pas de toupet, hein, de te déguiser en justicière brevetée ! Moi, j'oserais pas...

Le retour du *signor* met fin à la discussion. Il couvre de la cape les épaules de Françoise, la fait pivoter devant un grand miroir, se frotte les mains.

— En vérité, je ne suis pas mécontent de cette tenue. On croirait voir Fantômette en personne !

— Oui, je vous félicite. Merci beaucoup, m'sieur !

— Ne me remerciez pas, chère mademoiselle. Tout le plaisir a été pour moi. Mais si vous êtes satisfaite de mes services, je vous en demanderai un à mon tour... Si vous êtes d'accord ?

— Dites toujours.

— Oh ! C'est bien simple... Je souhaiterais que vous parliez de ma boutique autour de vous, que vous la fassiez connaître...

— Entendu. Je vous ferai de la pub.

— Ah ! *Grazie ! Molto grazie...*

Françoise passe à nouveau dans la cabine pour remettre ses vêtements habituels, puis quitte la boutique en emportant son costume de justicière dans un immense sac marqué *Couturerie romaine*. Dix minutes plus tard, le scooter stoppe devant le logis de Ficelle qui interroge :

— Je voudrais bien savoir ce que tu vas en faire, de ce déguisement à la noix ? Tu n'as pas l'intention de l'enfiler, tout de même !

— Mais si, ma grande ! Au contraire, il va m'être très utile.

— Pour faire quoi ?

— Nos enquêtes de détectivisme, comme tu dis. Quand je m'en irai la nuit à la poursuite des voleurs de banque, je m'habillerai en Fantômette et ça me rendra invincible !

La vitriniste hausse les épaules.

— Invincible ! Pourquoi pas invisible ? Ma pauvre Françoise, tu es d'une naïveté qui me rend toute rabougrie. Tu connais le proverbe ? La bible ne fait pas le moine. Ça veut dire que même si tu t'habilles en clown, tu ne feras pas toujours rire... Et si tu portes un costume fantômettique, tu n'arriveras pas forcément à attraper les gredins ! Tu

comprends ce que je t'explique clairement ?

— Oui, ma belle Ficelle, j'ai très bien compris. Alors je ferai ce que je pourrai, voilà tout.

La grande énergumène soupire d'aise devant cette soumission. Elle demande :

— Maintenant que tu es devenue raisonnable, comment on commence ?

— En commençant.

— Oui, mais par quoi ?

— Voyons, c'est toi la présidente de l'Agence Ficelle. Donne tes ordres.

— D'accord. Heu...

La présidente s'est plantée, talons écartés, le bout des pieds se joignant, l'index gauche grattant son menton, le droit soulevant les cheveux qui lui dégoulinent sur le nez. La même attitude que dix ans plus tôt, lorsque Mademoiselle Bigoudi lui demandait la date de Marnigan. Finalement, elle grogne :

— Je suis la présidente mais tu es la secrétaire. Donc tu connais la liste des choses à faire et tu me dis le début.

— Bon, entendu. Je suggère d'aller faire un tour à la *Paire de Baffles*. Comme les braqueurs m'ont l'air de s'y cacher, on essaiera de les découvrir.

— Mais oui ! C'est justement ce que j'allais te proposer.

On y va tout de suite ?

— La discothèque n'ouvre qu'à vingt-deux heures. D'ailleurs ce qui m'intéresse, c'est de prendre nos vauriens en filature, quand ils sortiront. Ça va nous amener aux alentours de quatre heures du matin.

— Ah ! Pour savoir où ils habitent ?

— Bien sûr.

— On ne peut pas le leur demander ?

— Ils ne vont peut-être pas nous répondre...

— Ah ! Bique de crotte ! Mais alors, il va falloir poireauter jusqu'au petit jour du coq ? Qu'est-ce qu'on va faire en attendant ? Apprendre le chinois ? Boulotte m'a dit que ce serait utile, pour lire le menu chez Tou-Fou.

— Je crains que ce ne soit trop court.

— Alors, je vais aller au garage Boulon, acheter une auto. Tu m'y emmènes ?

— Tu veux acheter une voiture ? Tu as réussi à décrocher ton permis, alors ?

— Oui, à la douzième fois. Je te l'ai déjà dit, pourtant !

— J'ai cru que c'était une blague. Depuis le temps que tu essayais...

— Trois ans. Oui, mais, cette fois-ci, je l'ai eu du premier coup !

— Alors, bravo ! Félicitations. As-tu déjà choisi ton modèle ?

— Oui, oui. Une deux-chevaux toute neuve.

— Il y a des années qu'on ne la fabrique plus !

— Mais celle-là, elle n'a presque pas servi. Tu vas voir.

Elles remontent sur le scooter, mettent le cap sur le garage Boulon qui renferme...

— ... Une merveilleuse mécanique, la huitième merveille du monde ! s'exclame le garagiste en essuyant ses mains noires sur un chiffon de même couleur joyeuse.

La machine en question est reléguée dans un coin de l'atelier, entre une montagne de bidons vides et une pile de pneus. M. Boulon vante l'excellence du véhicule en ces termes :

— Vous ne trouverez rien d'équivalent ailleurs, ma petite dame. Un vrai bijou ! On croirait qu'elle sort d'usine !

— C'est vrai, elle est belle ! s'extasie Ficelle.

Françoise considère les pare-chocs tordus, les ailes froissées, la carrosserie cabossée, la capote rafistolée avec des fils de fer, les pneus qui ont perdu les trois quarts de leur gomme et les sièges qui doivent dater du temps des pharaons. Elle murmure :

— J'ai l'impression qu'elle n'est plus de la première fraîcheur, votre caisse.

— Du tout ! Elle est légèrement patinée, ce qui est un signe de qualité.

— Si vous nous faisiez voir le moteur ?

— Rien de plus facile. Un vrai chronomètre suisse ! Tenez...

Il soulève le capot qui tient encore par une seule charnière, exhibant un fantôme de moteur formé principalement de rouille et de cambouis.

— Un sacré moulin, hein ? Avec ça, vous pouvez gagner les vingt-quatre heures du Mans dans un fauteuil et les doigts dans le nez !

— Et combien vous la vendez ?

— Un prix ridicule. Tenez, c'est marqué sur cette pancarte...

Françoise découvre avec stupéfaction le nombre d'euros qui s'alignent sur le carton.

— Mais c'est le prix d'une Rolls-Royce ! Vous demandez une fortune pour ce tas de ferraille !

— Attention ! Il s'agit d'une voiture de collection. Un modèle unique qui a appartenu à un personnage important.

— Qui donc ? Sûrement pas le président de la République !

— Non, mais un homme célèbre, le fameux journaliste de la radio et de la télé qui se nomme Œil de Lynx !

— QUOI ? C'est le tacot d'Œil de Lynx ? Celui qui a fait plus d'un million de kilomètres ? Qui est tombé cent mille fois en panne ? J'aurais dû le reconnaître du premier coup. Le volant d'une autre



marque, le compteur de vitesse en compote, le siège recousu avec du fil de pêche... et des traces de balles dans les portières ! C'est bien elle.

— Ah ! Vous voyez qu'il s'agit d'un véhicule historique et que M<sup>lle</sup> Ficelle a fait une très bonne affaire.

Françoise se tourne vers la grande fille qui prend un petit air contrit, tirant sur le bout de son nez pour cacher son embarras. La brunette fronce les sourcils et grogne :

— Parce que ça y est, tu l'as VRAIMENT achetée ?

— Heu... J'ai juste donné un petit acompte et elle sera à moi dans quatre ans, quand j'aurai fini de payer les quarante-huit versements...

La brunette avale sa salive, prend son amie par le bras et l'entraîne vers la sortie, pendant que le garagiste arbore un air étonné en déclarant :

— Mais je vous répète que c'est l'affaire du siècle ! D'ailleurs, j'avais l'intention de garder cette superbe voiture pour moi ! Tenez, je vais vous faire tourner le moteur... Vous allez entendre ce ronronnement de chat...

Mais elles sont déjà dehors. Il lève les bras en un geste fataliste et conclut l'entrevue :

— Tant pis ! Elle a signé le contrat de vente, cette grande saucisse, qu'elle se débrouille toute seule, maintenant. Moi, j'en ai plus rien à graisser !

## Karaoké

Le scooter est revenu devant le logis de Ficelle. La grande dame lève un index et déclare :

— Puisqu'on a du temps, on va appeler Boulotte pour qu'elle vienne nous préparer le dîner. Ensuite, on ira voir un film au *Majestueux*. Tu ne sais pas ce qu'ils jouent, par hasard ?

— Si. *Le Retour de Zorro*...

— QUOI ? Le retour de Zorro ? Il est parti et on ne m'a même pas prévenue ?

La ritournelle du portable stoppe l'indignation de l'étalagiste non diplômée. Elle prend une voix d'hôtesse d'aérogare pour annoncer :

— Votre attention, s'il vous plaît. La grande et belle Ficelle est en communication avec vous. Veuillez décliner votre identité et exposer les raisons de votre appel. Il y sera répondu sans délai, dans la mesure du temps disponible. Je vous écoute avec intérêt et avec mon oreille gauche, la meilleure en ce moment.

C'est une interlocutrice qui répond, assez indistinctement parce qu'elle mastique un anchois aux câpres.

— C'est... oulotte. Je voudrais... *miam*... savoir si... *miam*... j'ai laissé chez toi mon... *miam*... harnais...

— Ton quoi ? Ton harnais ? Tu fais du cheval, maintenant ?

— Non, mon carnet où je note mes *miam*... mes recettes de *miam*...

— Je n'y comprends rien !

Françoise s'empare d'office du téléphone, écoute et traduit :

— Elle a oublié ici son carnet de recettes. Tu l'as vu ?

— Ah ! Oui, je l'ai rangé quelque part. Dis-lui donc de venir, elle nous fera à manger.

La directive est communiquée à la goulue qui se fait le plaisir d'accepter la mission culinaire. Un quart d'heure plus tard, elle apparaît, mordant énergiquement dans un chou dont la crème lui barbouille copieusement le menton. Ficelle se précipite :

— Ma bonne Boulotte, tu nous fais un petit casse-croûte ordinaire de lusque, ensuite on va voir si Zorro est arrivé, puis on enquête dans la boîte où tu livres des pains au chocolat.

— Des chips.

— C'est ça. La boîte à danse, elle s'appelle la *Paire de Chaussettes* ?

— La *Paire de Baffles*.

— Oui, très bien. Françoise dit que les voleurs de banque doivent s'y cacher dans la cave, alors on va enquêter. Au fait... J'y pense...

Elle réfléchit, ce qui lui donne l'air d'une grenouille admirant un boeuf.

— Il faut peut-être que je me déguise, pour qu'on ne me reconnaisse pas. Mais en quoi ? En marquise ou en duchesse. Ou en princesse, mais je n'ai pas de robe pour...

Tandis qu'elle se concentre, on perçoit le bruit des casseroles que Boulotte est en train de manipuler dans la cuisine. Ces sonorités font naître une nouvelle idée dans la jolie cervelle de la grande Fille.

— Ah ! Ça y est, j'ai trouvé ! Je vais me déguiser en Boulotte.

Sitôt dit, sitôt fait. Elle enfle trois ou quatre pulls les uns sur les autres, endosse un anorak des surplus canadiens, complète sa tenue polaire avec un gros bonnet de laine rouge et fait claquer sa langue en se regardant dans une glace.

— Super ! Je suis énorme, maintenant.

Boulotte apporte la choucroute au nougat qu'elle vient de préparer et demande avec surprise :

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as attrapé la grippe ?

L'intrépide détective renonce à dévoiler le pourquoi de son équipement, pour éviter d'offenser son amie par des allusions pondérales. On se met à table et la choucroute est déclarée unanimement un chef-d'œuvre gastronomique. Puis on sort et la séance au *Majestic* permet de s'assurer que Zorro est bien revenu pour aider les pauvres Californiens à ne pas verser leurs impôts au roi d'Espagne. Ensuite, Françoise et la – exceptionnellement – grosse Ficelle montent sur le scooter et partent en direction de la discothèque. Boulotte préfère s'y rendre à pied, espérant que cet exercice lui fera perdre une douzaine de grammes.

Avant même de pénétrer dans la *Paire de Baffles*, la première chose que l'on remarque est l'affiche au-dessus de l'entrée annonçant : GRAND CONCOURS DE KARAOKÉ. Dans la salle, un bandeau lumineux rouge clignote pour rappeler cet alléchant programme. Les danseurs – seuses – sont toujours aussi nombreux – breuses – et la sono assourdissante.

Ficelle suffoque déjà sous la chaleur ambiante et les couches de tissus, mais la conscience professionnelle lui interdit d'ôter quoi que ce soit, au risque d'être immédiatement repérée par les malfrats. Sans doute ne l'ont-ils encore jamais vue, mais la ville de Framboisy doit déjà connaître l'existence de la nouvelle agence, le moindre geste de Ficelle étant guetté par la population tout entière. Notre policière hurle discrètement dans l'oreille droite de Françoise :

— Où ils sont, les voleurs de banque ?

Le geste d'ignorance de la brunette ne la renseignant guère,

l'enquêtrice entreprend de dévisager chaque homme pour contrôler son degré d'honnêteté. Elle constate que Boulotte a déjà commencé ses investigations en interrogeant le barman, un assez joli garçon. Une inspection plus minutieuse permet à Ficelle de constater qu'à plusieurs reprises, le manieur de shaker pose sa main sur celle de Boulotte avec insistance. La pulpeuse charcutière ne paraît point redouter ce contact, puisqu'elle sourit avec complaisance. Ficelle fronce les sourcils.

— Tiens, tiens... Elle pousse bien vite son enquête... Oh ! mais elle passe derrière le bar !... Mon Ciel ! Est-ce que par hasard elle lui ferait des grigues ?... Hum ! Je me demande si tout ça est bien réglementaire ? Oh ! Il lui prend la taille... Il l'embrasse dans le cou... Mais quel toupet ! Il ne se rend donc pas compte que c'est la trésorière de mon agence ?... J'en suis tout éberluée... Je vais aller leur demander quelques explications, parce que ça ne va pas du tout, ça...

Arrêt brutal de la musique, extinction des lumières, protestations générales. Mais nous savons déjà que cette interruption précède un événement mémorable. Le rayon du projecteur tombe sur Ray Volvert qui accueille avec le sourire l'acclamation attendue. Il annonce :

— J'ai l'honneur et le plaisir de vous présenter le concours que vous attendez tous et toutes : LE CHAMPIONNAT DE KARAOKÉ !

Redoublement de l'enthousiasme. Ficelle oublie instantanément le flirt de Boulotte avec le barman, pour crier « Ouais ! » avec tout le monde. Le disc-jockey lance un appel :

— Tous ceux et celles qui veulent participer viennent ici à ma droite... Allons-y, allons-y !

Une inspiration irrésistible s'est emparée de Ficelle. Elle se précipite en direction du podium, joue des coudes, bouscule son entourage, parvient à grimper sur la scène en n'étant précédée que par deux autres concurrents. Dans un angle de la salle, Françoise a songé un instant à participer elle aussi, ce qui lui aurait permis d'approcher le présumé voleur. Puis, elle s'est dit qu'après tout, rien ne pressait. Elle enfonce la perruque blonde sur sa tête, ajuste ses lunettes factices et s'apprête à suivre le spectacle, comme dit Ficelle.

Le D.J. désigne l'écran géant où vont apparaître deux têtes hirsutes d'hommes des bois et deux crânes rasés de bagnards : les fameux Bang Bang, applaudis par l'assistance. En surimpression s'inscrit le titre de la chanson dont les admirables paroles commencent déjà à défiler sur le bas de l'écran :

*Ah ! ouais, y a d'l'amour !*

*Ah ! sûr qu'on est pour !*

La première candidate se lance dans l'épreuve. Elle ouvre la bouche d'où rien ne sort, mais comme elle est assez mignonne, Ray Volvert la laisse pendant quelques instants mimer le texte merveilleux :

*Aujourd'hui c'est super*

*Je vais mettre un imper.*

Après deux minutes, le public réclame l'éjection de la candidate qui laisse la place à un autre évadé du bagne de Toulon, pressé de faire savoir à l'univers qu'il est :

*Catastrophé c'est sûr*

*J'suis rentré dans un mur !*

Cet accident lui vaut d'être remplacé par Ficelle qui profite de l'occasion pour donner de ses nouvelles :

*Ouais, me v'là en enfer*

*Et j'ai les pieds en fer !*

Comme la chaleur et le trac sont sur le point de l'étouffer, elle ôte son bonnet, le lance dans la salle qui se jette dessus pour l'attraper. Puis, notre cantatrice improvisée retire son anorak, le balance sur les premiers rangs et poursuit son strip-tease avec un pull bleu, un rouge, un jaune, tout en continuant de brailler :

*J'ai le dos qui m'démange*

*Du lundi au dimanche !*

Maintenant, les spectateurs se battent pour s'emparer des frusques de l'artiste. La jupe, une chaussure gauche, le droite ; puis les chaussettes qui vont avec. Le D.J. applaudit pour chauffer encore plus la salle, comme si c'était encore nécessaire. Françoise murmure :

— Mille pompons ! Elle est devenue folle ! Où va-t-elle s'arrêter ?

Entraînée par le furieux accueil de SON public, la grande timide est sur le point de retirer son T-shirt, lorsque Ray Volvert déclenche le formidable coup de gong qui met fin au concours. L'écran s'éteint mais les lumières se braquent sur la gagnante – indiscutablement ! – dont le disc-jockey lève une main en l'air, comme l'arbitre proclamant la victoire de Bill Boxer sur Challenger Bob. La salle en folie fait craquer les murs sous les applaudissements mêlés à des cris d'oiseaux du plus bel effet.

Ficelle accueille ce triomphe avec modestie. Elle s'incline, une main sur le foie, répète « Merci un peu beaucoup ! » dans le micro que lui tend l'animateur et à sa demande révèle son nom, le silence étant enfin revenu.

— Je suis la belle Ficelle...

— J'hallucine ! Cette bimbo nous a bluffés ! Tu es la plus belle, en effet. On peut savoir ce que tu fais dans la vie, à part chanter faux et te mettre à poil ?

— Je viens de fonder une agence de détectives.

— Nooooo ? Mais c'est génial, ça ! Et tes enquêtes, ça va être quoi ?

— Ben... pour commencer, je vais arrêter les forbans qui ont attaqué le *Crédit Époustouflant* à Framboisy...

Pendant une seconde, Ray Volvert reste muet, apparemment surpris par le programme de la karaokette. Puis il reprend très vite :

— Ça, c'est une super idée ! Il faut protéger nos banques où les Bang Bang mettent leurs milliards d'euros ! Eh bien, Ficelle, il me reste à te féliciter et à t'annoncer que tu as bien mérité de recevoir le Grand Prix du Karaoké, ce magnifique briquet offert par LA PAIRE DE BAFFLES ! On applaudit très fort Ficelle !

Sous l'ovation du public, il remet le superbe trophée à la gagnante qui récupère blouson et chaussures – le reste a disparu dans la tourmente – puis descend du podium et redevient une anonyme dans le public. Ray Volvert lance une dernière annonce :

— Vous allez pouvoir vous trémousser en couple avec *Le Slow d'Oslow* !

Les lumières baissent, la sono se fait plus discrète, l'ambiance devient romantique. Françoise ne perd pas de vue le disc-jockey qui s'éloigne vers les coulisses.

— À moi de jouer !

Elle se glisse par la porte de sortie, enfourche le scooter et se tient prête à démarrer. La Hondaya noire est à dix mètres devant elle. Quand le Viking sortira de la discothèque, il sera facile de le voir. Cinq minutes passent, puis Ray Volvert réapparaît. Il lance un « *Ciao !* » aux videurs, enfle son blouson mais ne met pas de casque, ce qui intrigue notre enquêtrice.

— Tiens ! Il va piloter sans casque ? Pas prudent, ça...

Mais il passe devant la moto sans s'arrêter, marche jusqu'à un coupé bleu ciel, ouvre la portière, démarre avec un ronflement qui va sûrement réveiller la population framboisienne. Françoise met en marche le scooter, pousse les gaz à fond et entreprend la poursuite. Mais, très vite, elle se rend compte que les choses ne se présentent pas comme elle le souhaitait. En dix secondes, elle se trouve distancée par le bolide qui se moque complètement des feux rouges et des limitations de vitesse.

— Mille pompons ! Ce n'était pas prévu au programme, ça ! Qu'est-ce que je fais ? J'ai l'air fine, avec ma 125 centimètres cubes ! Je n'ai plus qu'à aller me coucher... Ou alors...

Une idée vient de lui venir, susceptible de lui faire oublier sa déconvenue. Une petite chose amusante qui devrait lui faire passer un moment distrayant. Au lieu de rentrer à la maison, elle fait demi-tour et prend une direction opposée, vers le garage Boulon.

## Les ennuis d'un garagiste

— En voilà, un boucan ! Mais... On dirait que ça vient de l'atelier ? Un voleur qui essaie de piquer une bagnole ?

M. Boulon enfile précipitamment un pantalon et des chaussons, dégringole l'escalier, ouvre la porte du garage où brille la lumière. Il s'empare d'une grosse clé anglaise, fait quelques pas et s'arrête. Là-bas au fond, un nuage de gaz d'échappement enveloppe la 2 CV qui pétarade comme un feu d'artifice. Le garagiste se précipite et brandit la clé en hurlant :

— QU'EST-CE QUE VOUS FAITES LÀ-DEDANS ?

Le moteur pout-pout-poute et s'arrête. La portière s'ouvre et un personnage lance joyeusement :

— Vous voyez, je fais des essais de moteur. Quel moulin à la noix ! J'ai eu un mal fou à le faire démarrer...

Une sorte de diablesse s'extrait du véhicule poussiéreux, referme la portière d'un coup de talon et lance :

— Franchement, vous ne croyez pas qu'il faudrait l'envoyer d'urgence à la casse ? Et je ne suis même pas sûre que le ferrailleur en voudrait !

Boulon s'exclame :

— Fantômette !... Vous existez encore ?

Celle-ci ironise.

— Bien sûr ! Vous voyez, la Fantômette nouvelle est arrivée. Quelques années de plus, mais toujours en pleine forme. Pas mal, non ? Et ce costume, qu'en dites-vous ? Taillé sur mesure par le *signor* Bravo Braconcino, ex-Alpaga, ex-filou napolitain ou sicilien, au choix. Vous n'avez pas l'air heureux de me revoir ? Pourtant je ne demande qu'à vous rendre service.

Méfiant mais intrigué, le garagiste questionne :

— Comment êtes-vous entrée ?

— Oh ! Pour moi les verrous et les serrures n'existent pas.

Elle désigne la 2 CV d'un mouvement du menton.

— Cette casserole a appartenu au journaliste Œil de Lynx qui s'en est servi pendant quinze ans au moins. Elle doit avoir roulé un million de kilomètres. Vous l'avez donc achetée à un prix dérisoire.

— Je l'ai payée au prix de l'argus moins dix pour cent, comme c'est l'usage.

— Admettons. Et vous la revendez cent fois ce prix à une certaine

M<sup>lle</sup> Ficelle.

— Ben... C'est le commerce, ça. Le principe de l'offre et de la demande. Si elle veut payer le prix exigé, je ne vois pas pourquoi je refuserais. D'ailleurs elle a déjà signé le contrat de vente. C'est définitif, irrévocable. On ne peut plus rien y changer.

— Mais si, mais si, avec un peu de bonne volonté...

Un sourire narquois se dessine sur le visage du maquignon mécanique[3]. Il sent que sa position est solide, puisqu'elle repose sur un document daté et signé, parfaitement légal. Cet argument a porté, car Fantômette pousse un soupir résigné et se dirige vers la sortie avec humilité, comme Ficelle lorsqu'elle regagnait sa place, incapable d'avoir pu inscrire au tableau le quotient de 756 divisé par 413. Le garagiste lève la clé et l'agite en guise de salut.

— Adieu, Fantômette !

Elle se retourne et dit avec un grand sourire :

— Entendu, je m'en vais. Mais vous allez recevoir une autre visite.

Il plisse le front et grogne.

— Ah, oui ? Qui ça ?

— Œil de Lynx, bien sûr.

— Je n'ai plus affaire à lui. Je ne vois pas pourquoi il reviendrait.

— Comment ? Vous ignorez donc qu'il prépare une grande émission pour *Antenne 13* ? Le titre sera « Croquez l'escroc ! »

— Et alors ?

— Alors il a l'intention de tourner la première dans votre garage et de vous poser des questions.

— Vraiment ? Lesquelles ?

— Il vous demandera par quel miracle un teuf-teuf préhistorique est vendu chez vous au prix de l'or massif.

— Hein ? Mais je ne répondrai pas à cette question ! D'ailleurs je ne le laisserai pas mettre les pieds dans mon garage !

— C'est votre droit, cher monsieur. Mais ne croyez pas que cela l'empêchera de parler de vos méthodes dans une émission qui sera regardée par quelques millions de téléspectateurs. Ah ! Ça va vous faire une belle publicité ! La clientèle va affluer chez Boulon, le garagiste qui vend ses guimbardes au prix du diamant !

Malgré le cambouis qui lui sert de fond de teint, l'homme a pâli. D'une voix beaucoup moins ferme, il demande :

— Ce n'est pas sérieux, au moins ?

— En affaires, je ne plaisante jamais, surtout avec des vendeurs de camelote.

— Mais enfin, que voulez-vous au juste ?

La justicière compte sur ses doigts.

— Premièrement, je veux que vous annuliez la vente de cette



2 CV. Ensuite, vous allez inscrire sur un nouveau contrat cette jolie petite 108 blanche que j'ai auscultée en arrivant. Troisièmement, vous la vendrez à Ficelle au prix de l'argus moins cinquante pour cent.

— Mais je ne la vends pas ! C'est MA voiture.

— Vous n'aurez qu'à utiliser la vieille 2 CV.

— Mais... Mais...

— Ah ! Ça suffit comme ça ! J'ai assez perdu de temps avec vous.

Salut, m'sieur Écrou !

Elle sort à grandes enjambées, et, l'instant d'après, s'élève le ronflement du scooter. Boulon se laisse tomber sur une pile de pneus.

— Ah ! La bourrique ! La sale fille ! Avec ce genre de tordue, on serait vite sur la paille. Allez donc faire du commerce de bagnoles dans ces conditions !... Les temps sont durs... Oui, durs pour les petits artisans !

## On surveille le D.J.

Francis Thème retire son veston, dénoue sa cravate et s'assied pesamment sur son fauteuil directorial. Il défait l'emballage d'un chewing-gum à la nicotine, puisqu'il a décidé de ne plus fumer, lorsque sonne le téléphone posé sur son bureau. Une voix féminine s'adresse à lui.

— Monsieur Francis Thème ? Bonjour ! Je suis Folie Liane, l'attachée de presse d'*Eurofilm*... Vous êtes bien le propriétaire de la *Paire de Baffles* ?

— Certainement. Que puis-je faire pour vous, mademoiselle Folie ?

— Voilà. Nous allons produire un film musical, *Les Coulisses du Trombone* et nous aurions voulu nous assurer le concours de votre disc-jockey qui nous a semblé excellent.

— Ray Volvert ?

— Lui-même. Pensez-vous qu'il accepterait de participer au tournage ?

— Oh ! C'est probable. Mais avant il faudrait régler les questions de contrats...

— Bien entendu. Nous allons discuter de tout cela. Comment puis-je le contacter ?

— Attendez, je vais vous donner son numéro de portable... C'est le 1, 2, 3, 4, 5 et la suite.

— C'est noté. Merci mille fois, monsieur Thème.

— À votre service !

Fantômette compose le numéro qu'elle vient d'obtenir, attend, écoute.

— Allo ? Ici Ray Volvert.

— Bonjour ! Je suis Folie Liane, attachée de presse aux productions *Eurofilm*. Nous aimerions que vous acceptiez de participer à notre prochaine comédie musicale. Est-ce qu'un rôle vous intéresserait ?

Il se produit un instant de silence, puis la voix mélodieuse du D.J. interroge :

— Que devrais-je faire exactement ?

— Eh bien, jouer votre rôle habituel. Animer l'ambiance d'une boîte de nuit.

— Et quel serait mon cachet ?

— Ah ! c'est une question à laquelle je ne peux pas répondre au téléphone. Il faudrait que nous nous rencontrions. Est-ce que je peux passer chez vous pour en discuter ?

Autre instant de silence.

— Écoutez, je préfère qu'on se voie ailleurs.

Fantômette se mord les lèvres.

« Ah ! Il se méfie, le coquin. Pas bête, le gars, pas bête du tout. Je vais peut-être avoir du mal à obtenir son adresse. »

Elle répond :

— Ma foi, cher Ray, nous pouvons nous donner rendez-vous à l'endroit de votre choix. Aucun problème.

— O.K. ! Alors on se voit à onze heures, au café Dubrézil, en face de la gare. Attaleur !

— Entendu !

\*\*\*

Ray Volvert pousse le battant de verre, entre dans le café. Il a troqué son habituel blouson de cuir contre une veste de daim et remplacé le jean par un pantalon de peigné beige clair. Son T-shirt à l'américaine a cédé la place à une chemise blanche. En somme, il a fait un gros effort vestimentaire pour rencontrer l'attachée de presse.

Il s'assied, commande un évian-kiwi, regarde autour de lui. La salle est presque vide. Deux amoureux se font des papouilles et un jeune a posé un skate-board sur ses genoux. Il porte un bonnet de laine enfoncé jusqu'à ses lunettes de soleil et consulte *Foot-Ball Stade*.

Le disc-jockey suçote la paille qui trempe dans son verre, consulte sa montre, pianote sur la table, regarde au-dehors pour voir si la nommée Folie Liane arrive. Mais elle ne semble guère pressée de rencontrer l'idole des boîtes, ce qui paraît agacer prodigieusement le bonhomme. Il finit de vider son verre d'un coup, lance un billet sur la table et sort à grands pas, l'air furieux, en grinçant quelques paroles sur les bonnes femmes qui ont le culot de lui poser un lapin.

Le jeune footballeur quitte le bar, sa planche sous le bras et entame une filature, à vingt mètres derrière le D.J. qui traverse l'avenue, contourne la gare. Chaque voyageur familier du train a eu l'occasion de constater, que ce soit à Paris, à Londres, à Moscou ou à Tokyo, que les quartiers qui se trouvent à l'arrière des gares sont le plus souvent vétustés. On y trouve des maisons délabrées, des entrepôts minables aux peintures écaillées, carreaux cassés, murs noirâtres couverts d'affiches déchirées ou de tags indéchiffrables. C'est dans ce genre de zone insalubre que marche le jeune homme blond. Au bout de dix minutes, il s'arrête devant un petit immeuble qui semble avoir bénéficié d'un ravalement récent, sort une clé, ouvre et

disparaît à l'intérieur. Le skate-boarder traînaille un moment sur le trottoir, remarque le mouvement d'un rideau au premier étage. Puis saute sur son véhicule à roulettes et s'éloigne à bonne allure en murmurant :

— 17, rue Oscar-Hamel. Et voilà le travail !

\*\*\*

M. Mirliton se penche sur l'avant-bras nu de Barbara, renifle, se redresse.

— C'est un parfum *Chenil* ?... Peut-être *Chien mouillé* ?... Non ? Alors *Caniche de Paris* ?

— Non, monsieur, c'est *Pipi de Chat*.

— Ah ! J'aurais dû deviner... Ce parfum se vend bien ?

— C'est mon meilleur chiffre. Encore six grands flacons ce matin et une dizaine de vapos.

— Ah ! Bravo, Barbara. Très bon résultat. Vous êtes notre meilleure vendeuse !

— Merci, monsieur.

De loin, la grande Ficelle observe sa rousse rivale qui fait des grâces devant son patron.

— Elle se tortille comme un asticot, cette dinde ! Et qu'est-ce qu'elle invente pour avoir un bel étalage ? Nib de rien ! Elle met ses bouteilles les unes à côté des autres, bêtement ! Elle en est réduite à se faire sniffer les pattes pour qu'on s'intéresse à elle ! Ah ! Voilà tout de même Casimir qui vient par ici. J'espère qu'il va admirer mon étalage.

Ficelle a dressé des balais-brosses dans la vitrine et a eu l'idée d'employer le restant du bolduc pour les attacher en position verticale. Elle les a enveloppés de serpillières et serviettes-éponges, a surmonté le tout avec des bassines en plastique figurant des chapeaux. Elle a ainsi obtenu une sorte de bataillon ménager d'un assez bel effet. M. Mirliton quitte à regret la belle Barbara pour venir inspecter les travaux artistiques de l'étalagiste. Et comme la veille, il est obligé de constater que Ficelle a fait preuve d'imagination.

— Mais c'est très amusant, cette petite armée de balais. Décidément, ma chère Ficelle, vous avez une très jolie cervelle. Toutes mes félicitations !

La complimentée se tortille encore plus que Barbara à qui elle lance des regards méprisants, pour bien lui faire voir que le sous-directeur l'apprécie à sa juste valeur. D'ailleurs, la nouvelle allusion à son beau cerveau est une preuve supplémentaire de l'amour qu'il lui porte.

— Je vais étudier mon calendrier et voir à quelle date je serai libre pour l'épouser. Je la lui dirai la veille, pour lui faire une surprise.

Elle quitte les *Galleries* avec l'idée d'aller croquer un numéro 26 chez Tou-Fou, lorsque son portable l'appelle.

— Allô ! C'est ici présentement la belle et grande Ficelle, étalagiste émérite, qui vous fait l'immense honneur de vous écouter... Ah ! C'est toi, Françoise ? Comment ? Aller au garage Boulon ? Pour y chercher ma voiture ? Ah, bon... Tu m'y rejoindras ? Entendu, j'y vais. Ah, tu ne sais pas ? Casimir m'a encore fait une grande déclaration d'amour... Oui, au sujet de ma cervelle. Et j'ai presque choisi la date de notre mariage... Bon, on va en parler tout à l'heure, quand j'aurai l'auto... *Ciao !*

Elle allonge le compas de ses jambes, tête haute, cheveux dans le nez, persuadée que tous les Framboisiens sont en admiration devant la grande artiste qui vient de réaliser un fabuleux étalage dans les *Galleries Farfouillette*. Certains passent sans daigner lui jeter un coup d'œil, mais c'est évidemment par jalousie. Ils aimeraient bien être à sa place. Ce sont surtout les Framboisiennes qui doivent l'envier. Et pourtant, elles ne savent pas encore que la beauté qui traverse la ville est la fiancée de Casimir Mirliton.

« Je me demande si Françoise a un petit ami ? Il faudra que je lui demande. Mais les garçons ne doivent pas s'intéresser beaucoup à elle. Bien sûr, elle n'est pas trop moche, mais au point de vue cervelle, oh ! là, là ! Pauvre fille. C'est pas brillant... »

Cinq minutes plus tard, elle entre dans le garage Boulon. Un quart d'heure après elle, en ressort au volant d'une 108 étincelante, certaine que ses talents d'étalagiste sont reconnus même chez les mécaniciens.

Coiffée de sa perruque blonde, les yeux derrière les lunettes de pacotille, Françoise l'attend. Ficelle réussit à stopper la voiture, en descend et s'exclame :

— Je préférerais la 2 CV, mais Boulon a tellement insisté pour que je prenne celle-là... Je me suis laissé faire. Qu'est-ce que tu en dis, Françoise ?

— Elle est superbe !

— Je me demande s'il a changé le modèle parce que je suis une étalagiste de lusque ou parce que je suis la fiancée de M. Mirliton ?

— Les deux, bien sûr. Quand on est une célébrité comme toi, les gens vous font des quantités de cadeaux.

— Ah ! Tu as sûrement raison Dis, est-ce que tu veux faire un petit tour ?

— D'accord. On pourrait aller voir Boulotte ? Ça va être l'heure du déjeuner. On peut la cueillir à la sortie de la charcuterie.

— Oui, oui ! Je vais vous offrir des grenadines pour arroser la voiture !

Ficelle appuie sur l'accélérateur sans que le moteur veuille faire entendre le moindre bruit.

- Bique de crotte ! Il est déjà en panne...
- Parce que tu as calé en t'arrêtant.
- Ah ! Bon... Mais comment je fais pour remettre en marche ?

C'est Boulon qui l'a fait démarrer dans le garage...

- Tourne la clé.

Elle met le contact, ce qui fait repartir le moteur.

- Ben... Elle n'avance pas...
- Débraye, passe une vitesse et embraye.
- Mais comment je fais pour débrayer ?
- Voyons, Ficelle, tu as bien passé ton permis ?
- Oui, mais c'était dans une voiture jaune et celle-ci est blanche.

Tu ne voudrais pas conduire un peu ? Moi je n'ai pas bien l'habitude de cette auto, tu sais.

- Bon, d'accord.

Elles changent de place et la machine se met à circuler convenablement dans les rues de Framboisy. Ficelle est émerveillée.

— On croirait que tu n'as fait que ça toute ta vie ! Tu te débrouilles super-bien, pour quelqu'un qui est plutôt godiche d'habitude...

Après quelques minutes de circulation sans problème, la 108 stoppe devant la charcuterie, à l'instant où apparaît Boulotte, en train de mordre dans un croque-monsieur. Elle félicite Ficelle pour sa nouvelle acquisition qu'elle compare à une crème meringuée, puis demande à Françoise pourquoi elle porte son déguisement.

— Parce que je poursuis l'enquête sur les voleurs de banque. J'ai repéré l'endroit où habite l'un d'eux...

— Est-ce que c'est près d'un restaurant ? Parce qu'il est l'heure de déjeuner...

— On ira manger dès que j'aurai fait une perquisition chez le type en question.

Ficelle interroge la conductrice :

- Mais comment tu as pu savoir où il habitait ?
- Je l'ai suivi.
- Et qui c'est, ce voleur ? Tu le connais ?

— Bien sûr. Toi aussi. Et Boulotte également. C'est Ray Volvert.

Une double exclamation de surprise incrédule remplit l'intérieur de la voiture. Ficelle hausse ses deux épaules en même temps, exploite remarquable puisqu'elle ne peut accomplir qu'une seule chose à la fois.

— Tu ne vas pas me faire croire que le grand Ray est un vulgaire piqueur d'euros ! Tu te rends compte que c'est lui-même en personne qui m'a donné le grand prix de karaoké ? Un briquet marqué la *Paire de Baffles* !

— Oui, exactement comme celui qu'il a laissé tomber au moment

où il s'enfuyait avec la recette de la banque. Ah, on arrive dans la rue Oscar-Hamel. Il habite au 17, dans cette petite maison. Maintenant, je voudrais bien trouver une place pour stationner... On dirait que cette camionnette s'en va, là-bas... Oui ! Une chance...

Françoise a vite fait d'occuper le précieux emplacement. Elle coupe le contact, observe le mouvement dans la rue qui est pour l'instant à peu près déserte.

Ficelle scrute la façade de la maison, note que les volets de l'étage ne sont pas fermés, mais que des rideaux empêchent de voir ce qui se passe à l'intérieur. Elle dit d'un ton sceptique :

— Je trouve bizarre qu'un énorme artiste mondial comme Ray Volvert habite dans cette petite baraque. J'ai vu plusieurs fois ses photos dans *Eux, moi et vous...* Il est toujours dans des palaces de top luxe, avec des piscines pleines de bimbos holywoodistes qui se mettent de la crème partout.

— De la crème fraîche ? demande Boulotte à tout hasard.

— Non, à bronzer.

Françoise fournit une explication.

— Ces prises de vues faites en Californie, c'est de la frime. Du bidon publicitaire. Ray Volvert n'a pas les moyens de s'offrir des résidences de stars. C'est d'ailleurs pour ça qu'il attaque les banques... Tiens ! Voilà du nouveau !

Une moto vient de déboucher dans la rue, de couleur noire avec des coffres à outils jaunes. Le conducteur s'arrête devant le numéro 17 et retire son casque. Françoise s'adresse à Boulotte.

— Tiens, voilà ton petit ami du bar. Comment l'appelles-tu, déjà ? Diplodocus ?

— Dinozor. Mais ce n'est pas mon petit ami.

— Vraiment ? Tout le monde t'a vue le bécoter...

— Pas du tout ! Je l'ai tout juste un peu embrassé dans le cou et dans l'office où on range les paquets de chips...

— Chut ! Regardez...

Le barman a sonné à la porte. Un instant après, celle-ci est ouverte par le disc-jockey qui le fait entrer. Françoise réfléchit à toute vitesse et révèle le plan qu'elle vient d'imaginer.

— On n'a pas entendu de bruit de verrou, donc la porte doit s'ouvrir facilement. Je vais entrer la première et vous allez me suivre, Boulotte juste derrière moi.

Ficelle demande d'un ton sec :

— Pourquoi Boulotte ? Je suis la présidente de l'agence ! C'est même moi qui devrais passer en première !

— Et si Ray Volvert te demande ce que tu viens faire chez lui, que vas-tu répondre ? Que tu dois chasser les moustiques ou repeindre le parquet ? Alors que Boulotte a un prétexte : elle vient d'apercevoir

Dino machin dans la rue et elle veut lui dire bonjour. Compris ?

— Ah ! Bon. Mais alors, pourquoi tu n'y vas pas toute seule, à investigationner ?

— Parce que nous sommes trois à faire partie de l'agence et que l'union fait la force. Allez, on y va !

Françoise sort de la voiture, traverse la rue, suivie par ses deux acolytes. Nous n'avons pas de conseil à leur donner, mais elles seraient mieux inspirées en faisant demi-tour...



## Derrière la silhouette

Les trois détectivesses ont traversé et se groupent près de l'entrée de la maisonnette. Très doucement, Françoise tourne la poignée de la porte et ouvre. Elle tend l'oreille, pose un index sur sa bouche et fait signe à ses amies de la suivre à l'intérieur.

Elles viennent de pénétrer dans un vestibule dont les murs sont couverts de posters[4] dédiés aux plus grands artistes de la chanson moderne. On reconnaît du premier coup d'œil le groupe des Nullards, des Débils, des Afon-Boys ou des Tokar-Rock. Ficelle s'extasie :

— Oh ! Vous avez vu cette photo de Médic Fémino ? Qu'est-ce qu'il a l'air intelligent !

Mais Françoise lui fait vivement signe de se taire. Elles passent alors dans une pièce qui semble être le séjour, assez vaste mais encombrée de toutes sortes d'instruments. Un synthétiseur, une batterie, des guitares, deux ou trois platines reliées à des baffles et des corbeilles à papier remplies de canettes vides. Dans un coin s'élève une grande silhouette de Ray Volvert découpée dans du carton plastifié. Au fond, une porte entrouverte laisse passer le bruit d'une conversation. Dans un chuchotement, Françoise indique à ses adjointes de se dissimuler derrière l'image du D.J., ce qu'elles font en marchant sur la pointe des pieds. Elle peut alors s'approcher de la porte et tendre l'oreille. Dinozor pose une question :

— Maintenant que l'affaire a raté, qu'est-ce qu'on va trouver ? T'as une idée ? Une bonne, hein. Une meilleure. Parce que le coup de la banque, c'était plutôt limite !

Le disc-jockey répond :

— T'inquiète pas. Je suis en train de mijoter un joli petit truc qui ne pourra pas rater.

— Et pourquoi ça marcherait ?

— *Parce qu'il y aura quelqu'un dans la place.*

Placée trop loin pour entendre distinctement le dialogue, Ficelle décide de quitter l'abri de la silhouette et de se rapprocher de la porte.

Excellente initiative si la grande fille, redoublant exagérément de précautions pour éviter le bruit, n'accrochait au passage le fil électrique d'un haut-parleur qui dégringole, entraînant dans sa chute un djembé sénégalais. Françoise empoigne Ficelle par un bras, la tire en un éclair derrière la cachette d'où elle n'aurait pas dû sortir, et propulse Boulotte dans la pièce à la seconde où Ray Volvert et Dinozor

apparaissent, alertés par le patatras du matos.

Le D.J. braille :

— Non mais qu'est-ce que tu fous ici ? Qui t'a permis d'entrer ?

La rôti-seuse a la présence d'esprit de se rappeler les consignes données par Françoise. Sans trop s'émouvoir, elle explique :

— Je me promenais dans la rue et j'ai vu de loin Dino qui arrêtait sa moto devant cette maison. Alors, il m'est venu l'idée de lui dire un petit bonjour en passant. Je n'ai pas bien fait ?

La justification paraissant valable, Ray Volvert se calme un peu et demande :

— Il y a longtemps que tu es là ?

— Je viens d'arriver. Pourquoi ?

— Oh ! Rien. Bon, alors tu dis bonjour à ton Jules et tu files !

Dino, qui semble d'aussi mauvaise humeur que le disc-jockey, fait de la main le geste de chasser des mouches.

— Allez, du balai ! On t'a assez vue.

— Mais voyons, mon petit Dino, tu vas bien me faire un gros bisou ?

— Une autre fois. Allez, *ciao bambina* !

La traiteuse soupire profondément, murmure « Comme tu voudras... » puis sort assez piteusement. On entend la porte se refermer derrière elle. Les deux compères entreprennent alors de redresser le tam-tam et le haut-parleur. Ray Volvert lance un juron que la décence nous interdit de reproduire ici.

— Le fil est cassé ! Regarde-moi ça... Ah ! Je la retiens, ta poule !

— C'est pas ma poule ! Elle fait rien que d'apporter des chips.

— En tout cas, faut réparer ça. Dépêche-toi !

— Bof ! Y a pas le feu.

— Si ! Je veux répéter un rap. Il me faut une sono en état de marche, non ?

Dino se lève mollement, s'approche d'un petit meuble qui se trouve contre le mur, à côté du découpage publicitaire qui dissimule Ficelle et Françoise. Qui les dissimule très provisoirement, parce qu'en ouvrant le meuble pour y prendre un outil, le barman découvre les deux filles accroupies derrière la silhouette.

— Ah ! Ça, mais... Il y en a encore d'autres ? C'est pas possible ! Sortez de là, vous deux ! En vitesse... On est envahi par les groupies !

Ray Volvert fait un pas vers les deux visiteuses, s'exclame :

— Mais c'est la grande asperge d'hier soir ! La Miss Karaoké ! Qu'est-ce que tu viens faire chez moi ?

— Ben... Je suis une grande admiratrice de toi ! Depuis que tu m'as remis le premier prix, je ne rêve que de toi, le jour et la nuit !

— Et l'autre, là, cette blondasse à lunettes, d'où elle sort ?

— C'est une grande admiratrice du barman. Pas vrai ?

Françoise opine en remuant la tête de haut en bas, mais pas trop fort pour ne pas faire tomber sa perruque. Elle confirme :

— Depuis que j'ai vu Dinozor, je ne songe qu'à lui, nuit et jour !

Le disc-jockey examine avec attention le visage de Françoise qui prend l'air extasié d'une égyptologue devant le masque mortuaire du pharaon Aménophis III. Il murmure :

— J'ai déjà vu cette tête-là quelque part...

— Sûrement ! Voilà plusieurs fois que je viens à la *Paire de Baffles*.

— Non, non... Je t'ai vue avant... ailleurs. Ça finira par me revenir. En attendant, dégagez le plancher, et ne remettez plus les pieds ici !

Mais Ficelle ne semble pas pressée de s'en aller. N'a-t-elle pas son enquête à poursuivre ? Peut-être découvrira-t-elle quelque précieux indice si elle réussit à s'incruster dans la place. Un mégot suspect, un bouton de culotte révélateur ? Elle demande :

— Est-ce que je pourrais avoir une orthographe ?

— On dit autographe, rectifie Françoise, et c'est masculin.

— Oui, enfin une signature, quoi.

— J'ai pas le temps ! Filez, on vous a dit !

Il traverse la pièce à grandes enjambées, ouvre la porte et leur fait signe de sortir. Françoise entraîne Ficelle en disant d'un ton conciliant :

— Entendu, entendu, nous partons. Excusez-nous de vous avoir dérangés.

Ray Volvert claque la porte derrière elles, revient dans le séjour. Il se met à marcher de long en large, mains au dos, réfléchissant.

— Trois nanas d'un seul coup chez moi, sans que j'aie été prévenu. Comment ont-elles fait pour avoir mon adresse ? Tu as bavardé ? Tu as parlé à la patate qui porte tes chips ?

— Rien du tout ! Personne ne sait que tu habites ici !

— Enfin, elles sont bien venues, tout de même ! Et pas par hasard, non ?

— Peut-être. Tout le monde connaît ma Hondaya noire et elles étaient là au moment où je suis arrivé... Tu vois une autre explication ?

— Je ne sais pas, mais je n'aime pas ça. C'est pas le moment qu'on vienne mettre le nez dans nos affaires.

— Tu veux qu'on laisse tomber ?

— Oh ! Non. On va faire le coup. Mais je veux que tu tiennes à l'œil ces trois bédouines !

Françoise se réinstalle au volant de la 108.

— Ouf ! On a réussi à s'en sortir, mais maintenant ils vont se

méfier, nos zèbres.

— On continue l'enquête ? En tant que directante de l'agence, je suis pour, à condition qu'il n'y ait pas de rixes. Tu crois que ce sont eux qui ont braqué la *Banque du Crédit farineux* ? Ou alors d'autres ?

— Ce sont eux, ma grande, et ils ne vont pas s'en tenir là.

Boulotte intervient :

— C'est drôlement intéressant ce que vous dites, mais ce qui serait encore plus intéressant, ce serait d'aller chez Tou-Fou manger des beignets de crevettes !

La proposition étant adoptée, on revient vers le quartier alimentaire où le miracle de la place libre se reproduit, bien que les miracles n'aient lieu qu'une fois, selon ce qu'affirme la tradition. Une fois installées devant leurs assiettes aux décorations bleu pâle, baguettes en main (sauf Ficelle qui n'a jamais su s'en servir), les trois membres de l'agence policière font le point. Françoise résume la situation :

— Ray Volvert et Dinozor ont l'intention de faire un autre mauvais coup. Cette fois-ci en ayant un complice qui sera sur place.

— Ah ! Ils veulent attaquer une banque dirigée par un copain à eux ?

— Oui, quelque chose de ce genre, ma petite Ficelle. Mais pas forcément une banque. J'espère en savoir plus cette nuit.

— Pourquoi cette nuit ?

— Parce qu'ils seront à la discothèque. J'en profiterai pour revenir chez eux et récupérer un petit objet que j'ai laissé derrière la silhouette en carton.

— Ah ! Une bombe ?

— Mais non, voyons ! Un enregistreur.

— Un magnétochose ?

— Oui. En ce moment même, ils sont peut-être en train de parler du coup qu'ils préparent et leur conversation va être enregistrée.

Ficelle donne un grand coup de poing sur la table, comme Robin des Bois lorsqu'il apprend que le méchant prince Jean va se faire couronner roi d'Angleterre. Le verre contenant le cocktail maison de Tou-Fou se renverse, mais la détective ne s'émeut pas. Elle déclare :

— Voilà une idée hyper ! Une idée bien de moi. Je vais aller avec toi chercher le magnéto. Ça fait partie de ma grande enquête polissonne !

— Si tu veux faire la policière, tu vas aller avec Boulotte à la *Paire de Baffles* et t'assurer que nos deux zèbres sont bien en place. S'ils sortent, il faudra me téléphoner immédiatement.

La cheffesse du club de détectives ne cache pas sa déception.

— Tu crois ? Je voudrais faire une expédition noctambule, comme toi.

— Une autre fois.

— Bof ! On dit ça. N'empêche que si c'était moi qui avais un costume de Fantômette, j'irais noctambuler !...

Elle pointe un long index sur le milieu du front, s'exclame :

— Je vais me faire construire un vêtement de Fantômette par Alpaga, moi aussi ! Comme ça, je pourrai aller faire mes enquêtes sans qu'on me reconnaisse. Oui, ça c'est une idée fortement ficellienne qui vient d'apparaître sur l'écran plat de ma jolie cervelle !

## La boîte à guitare

Chaque nuit, M. Francis Thème fait sa tournée de surveillance à la *Paire de Baffles*. Il s'assure que les lumières et la sonorisation ne posent pas de problème, demande aux videurs si les clients se conduisent comme il le faut, vérifie que le bar est bien approvisionné, que Dina, la demoiselle du vestiaire, fouille consciencieusement les poches des manteaux pour contrôler qu'elles ne contiennent pas de cocaïne.

Il s'approche de la console, remarque que Ray Volvert est très affairé, se baissant, se relevant, regardant sous les sièges, fouinant derrière les bouteilles alignées sur les étagères.

— Quelque chose ne va pas, Ray ?

— Je cherche le disque des Bang Bang : *Ouais-Ouais-Ya-ya...*

— Celui que tu passes tous les soirs ?

— Oui, patron. Je ne le trouve nulle part ! J'ai l'impression qu'on nous l'a piqué...

— Tu l'avais enfermé dans ton coffre ?

— Oui. J'ai sorti les disques en arrivant, mais avec tout ce va-et-vient... D'ailleurs ça ne serait pas la première fois qu'un C.D. disparaîtrait. Il y a des amateurs !

— Eh bien, on s'en passera.

— Oh ! là, là ! S'ils n'entendent pas leur *Ouais-ouais*, ils vont tout casser ! Mais j'en ai un autre à la maison. Je peux aller le chercher ?

— D'accord, si tu te dépêches.

— Je fonce, patron !

Boulotte est en contemplation devant le barman, de sorte qu'elle ne voit pas le Viking sortir. Il en est de même pour Ficelle qui tape du pied sur le sol au son de *T'as l'air fine, t'as bonne mine*, le nouveau succès du groupe *Plombiers Zonards*. Ray Volvert saute dans sa voiture bleue et démarre comme une Formule 1.

Le scooter rouge s'est arrêté devant le 17 de la rue Oscar-Hamel. La circulation est pratiquement inexistante et les passants invisibles, ce qui convient parfaitement à Fantômette. Elle pousse sa machine dans un espace étroit qui sépare la maisonnette d'une sorte de garage. Peut-être est-ce à l'intérieur que Ray Volvert enferme son automobile.

Elle sort de sa poche un petit outil métallique ressemblant à ces couteaux suisses aux lames multiples, en introduit une extrémité dans la serrure et lui imprime un mouvement de torsion. Ou du moins, elle essaie, mais l'objet reste immobile.

— Mille pompons ! Il ne veut pas marcher ! Ça serait bien la première fois. Ou alors il s'est rouillé, à force de ne pas servir...

Voilà en effet des années que l'aventurière n'a plus eu l'occasion d'utiliser l'*ouvre-portes* inventé par le cambrieleur Rocamadour. C'est Fantômette qui avait procédé à son arrestation et le voleur, peu rancunier, lui avait offert l'outil dont il n'aurait plus l'occasion de se servir en prison – et que de toute manière on lui aurait confisqué.

Elle fait une nouvelle tentative infructueuse, retire l'*ouvre-portes*, le remet en place et commence à jurer comme une bordée de flibustiers jamaïcains, aux alentours de 1658. Puis, il lui vient une inspiration.

« Le bidon de *Dégrip'huile* ! Produit miracle qui enlève la rouille et lubrifie toutes les mécaniques, de la montre au porte-avions de 70 000 tonnes. »

Elle trouve le bidon dans un coffre du scooter, verse quelques gouttes d'huile sur l'outil et procède à l'ouverture de la porte. Dans le vestibule, elle vérifie la bonne tenue de son vêtement jaune dans un miroir, tire un peu sur sa cagoule, ajuste son masque noir, fait virevolter sa cape de soie et envoie un baiser à son image, avec un large sourire complice. Puis elle entre dans la salle de séjour, se glisse derrière la figurine de carton, reprend son magnétophone qui s'est rembobiné tout seul. Elle appuie sur le bouton de lecture, écoute. La voix suave de Ray Volvert s'élève.

« *Il va falloir que tu nous trouves une camionnette. Ou un monospace. Inutile de trifouiller l'antivol. Tu t'installes près d'un bureau de tabac, et quand quelqu'un va acheter des cigarettes, pendant que le moteur tourne tu piques la bagnole. Ça se produit continuellement, des gens qui laissent les clés sur le contact.* »

Fantômette ne peut s'empêcher de sourire. « Quel sacré coquin, tout de même ! Mais quelle voix agréable. En plus, il est joli garçon, cet affreux. Je me demande si je ne suis pas en train de tomber amoureuse... »

Elle se déplace dans la pièce, le magnétophone à la main, regardant les posters qui décorent les murs. Sur l'un d'eux, on voit Roboflik, l'homme mécanique, en train de tirer sur une soucoupe volante avec une mitrailleuse. L'aventurière fait claquer ses doigts.

« Le pistolet-mitrailleur qu'il avait à la banque ! Il doit l'avoir caché quelque part. Peut-être dans cette maison... »

Elle entreprend une fouille systématique, commençant par un bout de la pièce où se trouve un grand carton rempli de cassettes vidéo et de DVD. Puis ouvre les tiroirs d'une commode contenant des journaux consacrés aux groupes tapageurs tels que les Savat boys ou les Stringirls. Une boîte métallique ne comprend que des classeurs pour y ranger des contrats mirifiques. Le magnétophone continue de

faire entendre des paroles.

« Une fois que tu auras une fourgonnette, tu te pointes au magasin, après la fermeture.

— Tu viendras avec moi, Ray ?

— Bien sûr. Il faudra être à deux pour déménager la marchandise.

— Et s'il y a une patrouille de flics qui nous pose des questions ?

— Aucun risque, mon petit, puisque tu es son neveu. Tu pourras toujours dire qu'il t'a chargé du déménagement. Ce qui sera la vérité, d'ailleurs. »

Fantômette écoute avec attention, tout en continuant ses investigations.

« Qu'est-ce qu'ils veulent déménager ? Quelle marchandise ? Peut-être des bijoux, s'ils dévalisent une joaillerie... »

Mais la suite de l'enregistrement ne lui fournit aucune indication : les deux pirates se sont mis à faire de la musique. Elle arrête le son, fourre l'appareil dans sa poche et considère les objets qui l'entourent. Il en est un qui retient son attention, à cause de son aspect particulier. Un étui à guitare électrique, en bois laqué, de forme triangulaire. Elle débloque les verrous, soulève le couvercle et se met à fredonner *J'ai du bon tabac !*

La voiture de sport s'arrête dans un grand crissement de freins devant la petite maison. Ray Volvert s'en éjecte, bondit vers la porte, appuie machinalement sur la poignée, bien que la serrure soit verrouillée. Mais comme elle ne l'est plus, il ouvre le battant à la volée, traverse le vestibule comme un missile et s'arrête net.

Fantômette est au centre de la pièce, en train de feuilleter un programme. Sans lever les yeux, elle lit :

— « Grande tournée des Asticow-boys, le groupe américain qui se tortille, avec le fameux guitariste Ray Volvert ! »

Elle agite le programme comme un éventail, souriante.

— Tu vas partir en tournée avec un groupe ? Bravo ! Tous mes compliments ! L'Europe unie va bénéficier de ta zizique. Belle promotion !

Le disc-jockey reste debout, immobile, regardant l'apparition avec de grands yeux. Il murmure :

— Fantômette... Oui, celle que j'ai rencontrée il y a quelques années... Pas de doute, c'est bien toi... Encore plus jolie, on dirait...

— Merci, beau blond. Tu n'es pas mal non plus. Bien que tes activités soient toujours aussi répréhensibles. Ça ne s'améliore pas, on dirait ? Quand vas-tu te décider à travailler comme tout le monde, pour gagner ta vie honnêtement ?

— Je suis animateur dans une boîte de nuit...

— Oh ! Je sais. Et occasionnellement tu braques les banques. Ne dis pas le contraire, je suis bien placée pour le savoir.



Il scrute le visage de la justicière avec une attention extrême, et un léger sourire vient éclairer sa figure.

— Mais oui... La caissière, bien sûr ! C'est toi qui m'as piqué le sac de billets !

— Tu ne vas pas me le reprocher, tout de même ! Je défendais la recette de mon employeur, monsieur le forban !

— Oh ! Tu peux m'appeler par mon prénom.

— D'accord, *Éric*.

Éric, le fils du Masque d'Argent, un des plus grands criminels du XX<sup>e</sup> siècle, un de ces savants géniaux rêvant de conquérir le monde, comme on peut en voir dans quantité de feuilletons télévisés. Maintes fois, il a tenté de supprimer Fantômette qui s'opposait à ses projets abominables, mais chaque fois la justicière a évité ses pièges et a fait échouer ses brigandages.

Elle demande au Viking :

— Qu'est devenu ton père ? Il rêve toujours de diriger la planète ?

— Je n'en sais absolument rien ! Il a disparu depuis quelques années. Il m'envoie de temps en temps une carte postale d'Argentine, ou du Japon, ou du Soudan.

— Il te laisse te débrouiller tout seul ?

— Oh ! Je n'ai pas besoin de lui.

— C'est vrai, tu es assez grand pour monter tes sales coups sans ton papa. Mais écoute-moi bien, Éric. C'est dommage que tu ne te contentes pas de tes talents musicaux. Ne te lance pas de nouveau dans des cambriolages ou autres trucs de ce genre.

Il a un petit rire, marche vers la boîte à guitare, l'ouvre, en sort le pistolet-mitrailleur qu'il avait à la banque.

— Tu connais ce machin, hein, ma belle ? C'est une arme de dissuasion. Pour te dissuader de t'occuper de mes affaires, tu saisis ? Moi, je ne me mêle pas de tes oignons, alors tu laisses les miens tranquilles. Sinon... D'ailleurs, je vais te faire une petite démonstration. Prends ton pompon entre le pouce et l'index...

— Mon pompon ? Voilà...

— Maintenant, tire sur la cagoule pour l'éloigner de ta tête. Parfait ! Je vais envoyer une balle dessus et il va te sauter des doigts. Attention ! On ne bouge plus !

Il lève l'arme, vise le pompon, appuie sur la détente. On entend CLIC ! Fantômette éclate de rire.

— Ah ! Super, ta démonstration ! Une arme de premier choix. Où l'as-tu achetée ? Aux *Galleries Farfouillette*, rayon des jouets ? Allez, salut, beau blond !

La justicière lui tourne le dos et s'en va d'un pas tranquille, laissant Ray Volvert aussi interloqué qu'un coq découvrant un œuf

d'autruche.

Elle quitte la maison sans se presser, sort le scooter de sa cachette, met son casque qu'un rayon de lune fait briller. Elle s'installe sur la selle, démarre, commence à rouler. Le disc-jockey apparaît sur le seuil, les mains dans les poches. Fantômette lui fait un petit salut en souriant, auquel il répond en lui envoyant un baiser du bout des doigts.

## La robote

— Allô Françoise ? Où t'es ?

— Dans la cuisine, en train de donner du *Miaou* riche en poulet à Diabolo.

— Ici, c'est la grande et belle Ficelle qui est bien ennuyée.

— Ah ! Et que t'arrive-t-il, ma poule ?

— Figure-toi que mon grand amoureux, Casimir Mirliton, m'a chargée d'une mission vitale pour la France.

— Diable ! Je t'écoute.

— Voilà. En ce moment, c'est la semaine de l'électroménager et je dois préparer une vitrine avec un aspirateur, des robots de cuisine, enfin des machins comme ça dont je ne sais pas me servir. Tu pourrais venir me donner un coup de main en m'apportant une idée géniale pour arranger ces trucs-là ?

— Attends que je regarde ma montre. Aujourd'hui la banque va ouvrir à dix heures. Bon, je peux passer tout de suite, si tu veux.

— Ah ! Françoise, tu me sauves l'existence de la vie ! Surtout n'oublie pas l'idée géniale !

Sept minutes et huit secondes plus tard, le scooter rouge stoppe devant les *Galleries Farfouillette*. Ficelle est dans sa vitrine, fourrageant dans la botte de paille qui lui tient lieu de chevelure, contemplant d'un air attristé un aspirateur vert qui a l'allure d'un gros crapaud en train d'avaler un serpent boa. Apercevant Françoise à travers le carreau, son visage se réjouit soudainement. Elle accueille la caissière-banquière avec de grandes embrassades et lui demande aussitôt quelle est son idée géniale.

— Une idée qui a besoin de carton argenté. Je crois que tu en avais un stock, dans ta réserve.

— Oui, oui. À Noël je m'en étais servie pour découper des étoiles du ciel.

— Bon allons voir ça...

Françoise examine les feuilles brillantes, les déclare bonnes pour le service. Ficelle s'impatiente :

— Mon idée géniale, qu'est-ce que c'est ?

— Comme le thème de la vitrine c'est les robots ménagers, tu vas te déguiser en robote. On va découper les feuilles, les rouler en forme de cylindres et fabriquer un costume dans le genre d'une armure ou d'un scaphandre. Quand tu l'auras enfilé, tu feras semblant de passer

l'aspirateur.

— Aaaah ! Mais c'est génial !

— Va chercher des ciseaux, une agrafeuse et du ruban adhésif.

En vingt minutes, l'automate couleur de métal est terminé. Engoncée dans les tubes de cartons coupés à ses mesures, Ficelle a l'allure d'un chevalier du Moyen Âge prêt à se lancer dans un tournoi. Elle se place dans la vitrine, empoigne le balai de l'aspirateur et fait mine de nettoyer le sol, en essayant d'y voir clair au travers des trous percés dans le casque. Arrive alors le sous-directeur qui s'exclame :

— Ah ! Mais voilà une excellente idée, ma chère Ficelle. Bravo ! Vous avez trouvé une formule publicitaire très originale. Restez dans la vitrine jusqu'à ce soir !

Au travers de l'habit mécanique, la voix de Ficelle demande :

— À midi, je pourrai m'arrêter pour aller déjeuner ?

— Euh... Oui, mais pas plus de cinq minutes. Il ne faut pas interrompre un si beau spectacle. Continuez, Ficelle, continuez !

Il s'en va un peu plus loin faire deux doigts de cour à Barbara, tandis que Ficelle apostrophe son amie.

— Tu as entendu ? Casimir m'a dit que je suis un beau spectacle !

— Oui, il a raison. Mais tu n'as pas trop chaud, là-dedans ?

— Ah ! Si ! Je cuis et j'étouffe.

— Il faudra brancher un ventilateur. Tu te mettras devant et ça te rafraîchira.

— Ah ! Génial ! Encore une idée de ma jolie cervelle.

Un quart d'heure plus tard, M. Mirliton a tout de même pitié de son employée et l'autorise à quitter la vitrine pour se rendre au self du magasin, où Françoise l'accompagne.

Elle pose une question qui met Ficelle dans l'embarras, l'empêchant d'aspirer un par un des spaghettis bolognaise.

— Hier soir, je t'avais demandé de surveiller Ray Volvert. Tu ne l'as pas quitté des yeux, j'espère ?

— Moi ? Je... Non, bien sûr. Je l'ai vu presque tout le temps...

— Comment ça, « presque » ?

— Je veux dire que quand je suis occupée à regarder mes pieds superbes, je ne vois pas ce qui se passe ailleurs.

— Et pourquoi regardes-tu tes pieds ?

— Ben, quand je danse, il faut bien que je vérifie ce qu'ils font ! Je ne peux pas les laisser faire n'importe quoi, mes pieds superbes !

— De sorte qu'il aurait très bien pu s'absenter sans que tu t'en aperçoives ?

— Oh ! Non il n'aurait pas osé.

Françoise ne peut s'empêcher de sourire devant la candeur qu'affiche la présidente de l'agence ficellienne.

Elle poursuit :

— J'ai quelques renseignements à te fournir, pour ton enquête.

— Ah ! Tu fais bien, parce que les renseignements, moi j'en raffole ! Je raffole aussi des compliments stupéfiants que me fait Casimir, sur ma cervelle. Je me demande quand il va se décider à m'embrasser... Peut-être jeudi matin.

— Pourquoi jeudi ?

— Parce que c'est un rêve que j'ai fait. On était sur une gondole, à Miami. Et il me prenait par la main, il regardait mes pieds superbes et il disait : « Ficelle, je suis follement amoureux de vos pieds. Je vais les embrasser... » Alors il se penchait et il me posait un baiser de cinéma sur mon pied gauche, le plus joli. Et à ce moment-là, je me suis réveillée. Quel dommage, hein ? Je ne pourrai pas savoir s'il est amoureux de mon pied droit. Peut-être la nuit prochaine... Parce que ça va être la nuit de jeudi. Qu'est-ce que tu disais ?

— Je disais que Ray Volvert et Dinozor sont en train de préparer un nouveau coup. Ils vont voler une camionnette et prendre de la marchandise, peut-être dans un magasin.

— Pas possible !

— Si. Et Dinozor connaît le propriétaire de l'établissement qui serait son oncle.

— Oh ! Formidable ! Et comment t'as appris ça ?

— En surveillant le D.J., au lieu de regarder mes pieds superbes.

— Alors tu sais où il se trouve, le magasin en question ?

— Non, pas encore.

— Ah ? Tu n'en sais pas plus que ça ? T'as pas grand-chose, comme renseignement.

À cette seconde, Françoise éprouve une furieuse envie de renverser le plat de spaghettis-tomate sur la tête de la grande nigaude, mais son sang-froid prend le dessus. Elle propose :

— Ficelle, pour obtenir des renseignements sur les intentions de Ray Volvert, il faudrait que tu surveilles sa maison de la rue Oscar-Hamel. Mais sans te faire repérer.

— Fastoche ! Quand j'aurai mon costume de Fantômette, personne ne me reconnaîtra.

— On ne va pas attendre jusque-là. Je voudrais que tu commences ta surveillance dès que M. Mirliton te laissera sortir.

— Il ne voudra pas que je sorte avant la fermeture.

— Si ! On va lui proposer quelque chose. Dis-lui que tu veux faire la femme-sandwich dans la rue.

— C'est quoi, ça ? Une invention de Boulotte ?

— Non, autrefois des hommes se mettaient une pancarte sur le devant et dans le dos, de sorte qu'ils ressemblaient à des sandwichs. Et il y avait une annonce publicitaire sur les panneaux. Pour du cirage par exemple.

— Ah ! Il va falloir que je fasse de la pub pour un cirage ?

— Mais non ! Pour les *Galleries Farfouillette*.

— Je veux bien, mais tout le monde va me reconnaître.

— Pas si tu gardes ton scaphandre en papier.

— Ah, ça c'est une idée géniale que je viens d'avoir ! Je vais en parler tout de suite à mon amoureux !

Elle abandonne les spaghettis, se rue hors du self, court jusqu'au bureau de son chef qui ne s'y trouve pas, étant en train de déjeuner chez Tou-Fou. Ce n'est qu'une demi-heure plus tard qu'elle peut exposer son projet à M. Mirliton qui approuve aussitôt.

— Ah ! Voilà une idée très intéressante ! Oui, faire revivre la tradition des hommes-sandwich, c'est excellent. Ma chère Ficelle, vous avez décidément une très jolie cervelle.

## Un compte en banque

Un homme s'arrête devant l'agence de la B.C.E., appuie sur le bouton de la porte qui fait passer un signal du rouge au vert. Un tambour pivote, permettant au nouveau venu d'entrer. M. Raingart qui se trouve dans le local s'avance, sourire commercial aux lèvres.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

— Je désirerais ouvrir un compte...

— Excellente idée ! Mademoiselle Yvonne, voulez-vous voir avec Monsieur...

Le visiteur s'approche du comptoir et entame des négociations avec l'employée. Il est jeune – environ vingt-cinq ans – bien habillé et blond. Ses yeux bleus semblent assortis à ceux d'Yvonne qui déploie toutes les grâces dont elle est capable. À quelques mètres de là, une brune caissière a ouvert la bouche une seconde, réprimant difficilement sa surprise.

— Quoi ? Il vient ouvrir un compte chez nous ? Eh bien il est un peu culotté, ce gars ! Mille pompons ! Il se fiche de nous ?

Pourtant, le client novice paraît des plus sérieux. Il remplit un formulaire, fournit des papiers d'identité, donne un échantillon de sa signature. Puis sort d'une poche une liasse de billets et la dépose sur le comptoir, devant Françoise.

— Mademoiselle, voici un premier versement pour l'ouverture de mon compte.

— Merci, monsieur.

Elle compte soigneusement les billets, tend un reçu. Ray Volvert prend la feuille, la plie, la glisse dans une poche.

— Merci, mademoiselle.

— Je vous en prie, monsieur.

Il pivote, s'en va appuyer sur le contact – celui-là même qu'il avait actionné avec son coude lors de l'attaque – et sort avec autant de calme que s'il venait d'acheter un numéro de *Fleurs et Jardins*. Françoise est suffoquée.

— Qu'est-ce qui lui prend ? En voilà, des manières ! Il devrait se cacher dans un trou de balle, au lieu de parader. Ah, le rufian !

C'est à cette seconde que le portable se met à jouer *Au clair de la Lune*.

— Allô ! Ici Françoise Dupont.

— Et ici c'est le sandwich-robot-Ficelle qui vous parle dans

l'oreille. C'est toi, Françoise ?

— Puisque je viens de te le dire !

— Et où t'es ?

— Où veux-tu que je sois à cette heure-ci ? À la banque.

— Très bien. Alors je vais te fournir une grosse information...

Attends, faut d'abord que je retire mes pancartes, parce qu'elles me rôtissent le poil.

La grande asperge, comme on l'appelle amicalement, se tient devant le n° 17 de la rue Oscar-Hamel, toujours enfermée dans son scaphandre d'astronaute.

Elle est prise entre deux panneaux portant la mention « aux *Galleries Farfouillette* vos achats ne sont pas bêtes ». Affirmation qui est censée attirer les foules dans le magasin. Elle retire ces panneaux, enlève le casque, pousse un soupir d'aise et reprend la conversation.

— Voilà, j'ai enlevé ce qu'il y avait en trop, et maintenant je suis d'une fraîcheur de yaourt. Figure-toi qu'en faisant ma surveillance discrète, j'ai vu la porte de la maisonnette qui s'ouvrait. Ray Volvert est allé juste à côté et il a sorti du garage sa voiture bleue. Il est monté dedans à la place du conducteur et il est parti je sais pas où. C'est un renseignement intéressant, non ?

— Oui, oui, très intéressant.

— Tu n'aurais pas une idée de l'endroit où il est allé ?

— Je peux te le dire. Il est venu ici, ouvrir un compte.

— Pas possible ! Alors, qu'est-ce que tu vas faire, Françoise ?

— Moi, rien. Mais toi tu vas continuer de surveiller la maison et les allées et venues du diji.

— Ah ! Bon. C'est une mission primordiale, alors ?

— Oui, primordiale.

— Et jusqu'à quelle heure il faut que je monte le grade ?

— Jusqu'à ce que tu aies envie d'aller te coucher.

— Ah ? J'irais bien maintenant...

— Il n'est que dix-sept heures. Tu ne peux pas attendre un peu ? Que Ray Volvert revienne ?

— Bon, bon, d'accord. Mais faudrait qu'il se dépêche, parce que je ne veux pas rater le bulletin météo. Hasta !

Fantômette clique sur la souris. Elle vient de faire apparaître un nom en lettres vertes sur l'écran plat : ZOROASTRO. Une colonne d'autres noms s'inscrit : ZOROASTRO CETTRO – ZOROASTRO GNON – ZOROASTRO NAUTE. Puis celui que l'aventurière attend : ZOROASTRO FERNANDINO. En face de la mention est indiqué le lieu de naissance : ALPAGA *Lombardie*.

— Mille pompons ! Dinozor est né à Alpaga. Le surnom de notre tailleur, ancien mafioso. Intéressant, ça. Y aurait-il un rapport entre ces deux bonshommes, ou n'est-ce qu'une coïncidence ?



Elle sort le magnétophone d'un tiroir, le réécoute.

« *Tu te pointes au magasin, après la fermeture.* »

Et plus loin : « *Aucun risque, mon petit, puisque tu es son neveu.* »

Elle réfléchit, entortillant une de ses boucles noires autour de son index, vieille habitude.

— Le neveu a un oncle qui tient un magasin. Un neveu qui est né à Alpaga. Et si l'oncle en question était Alpaga, notre ancien bandit ? Il tient un magasin de vêtements.

Elle tourne le raisonnement dans sa tête, agite ce que Ficelle nomme les muscles du cerveau. Tout semble se tenir. Les noms, le lieu, une marchandise de valeur. Mais pourquoi Dinozor volerait-il son oncle, qui *lui fait faire le déménagement*, donc le vol !

— Qu'en penses-tu, Diabolo ? Toute l'affaire paraît logique, sauf ce petit détail : pourquoi Alpaga chargerait-il son neveu de cambrioler le magasin ? Ça ne tient pas debout !

Le chat semble réfléchir profondément, mais après un moment de méditation, il entreprend de se lécher une patte et se désintéresse du problème.

— Et si je passais un coup de fil à Ray Volvert pour lui demander une explication ? C'est ça, qui serait rigolo !... Et puis non, il laisserait tomber cette affaire et inventerait autre chose. Pour l'instant, c'est moi qui m'amuse à faire le chat qui guette la souris. Pas vrai, Diabolo ?

Le félin hausse les épaules, sort du séjour et s'en va voir à la cuisine s'il ne s'y trouverait pas une assiette riche en saumon.

Fantômette poursuit son activité cérébrale, tournant en cercle dans la pièce. Un autre problème se présente, dont elle n'a pas encore décelé la réponse. *Pourquoi Ray Volvert a-t-il ouvert un compte bancaire ?* Précisément dans l'agence qu'il est venu attaquer, au lieu de se rendre dans n'importe quel autre établissement, par exemple à l'agence de la gare qui se trouve près de la rue Oscar-Hamel ? Est-ce une sorte de défi qu'il lance à l'aventurière ?

Le visage de Ray Volvert se forme dans son esprit : « Tu vois, Fantômette, nous savons toi et moi *qui* a braqué cette banque, mais tu n'oseras pas me dénoncer. Nous avons trop de souvenirs communs. Nous nous sommes combattus avec tant d'énergie, que nous ne sommes pas près d'oublier cette époque. Et puis tu as une certaine admiration pour moi, malgré mes activités illégales. Et je suis devenu un homme très séduisant, n'est-ce pas ? Et puis, ma belle, *tu es amoureuse de moi !* »

Fantômette tape du pied comme une gamine.

— Non, je ne suis pas amoureuse de lui ! Je m'en fiche complètement, de ce Ray Volvert, de ce D.J. à la gomme, de cet Éric blond aux yeux bleus...

Elle se laisse tomber dans un fauteuil, furieuse contre elle-même.

— Qu'est-ce qui me prend, de penser tout le temps à ce malfrat, ce bandit, ce truand... avec des yeux bleus. Mille pompons ! C'est vrai que t'as de beaux yeux, tu sais ?

Diabolo revient en se léchant les babines. Il saute sur un pouf en plastique jaune, entreprend une toilette minutieuse qui lui prendra bien une demi-heure. Après quoi, il se roulera en boule et dormira pendant huit heures. Après, dégustation d'une boîte riche en bœuf, toilette et huit heures de sommeil réparateur.

L'esprit de Fantômette revient encore une fois au problème de la banque. Est-ce que le Viking ne serait pas en train de combiner un nouveau hold-up ? Cette fois-ci en neutralisant l'aventurière pour que l'attaque réussisse ?

— Ou alors, il y aurait une autre explication, toute simple, toute bête. En ouvrant un compte, il aura l'occasion de revenir et de me voir. Il pourra contempler ma mignonne petite frimousse, me chuchoter que j'ai une jolie cervelle. Hé, hé... C'est une idée qui ne me déplairait pas...

## Curieux cambriolage

- Allô ! Fantômette ?
- Ah ! Œil de Lynx. Où êtes-vous ?
- On vient de se poser à Orly. Je peux vous voir ?
- Bien sûr. Je vous attends.
- J'arrive. On ira dîner chez Fou-Yo-Po.

\*\*\*

Une demi-heure plus tard, le ding-dong de la porte indique l'arrivée du reporter, aussitôt bombardé de questions par l'aventurière qui ce soir s'est déguisée en Françoise.

— Finalement, où est-ce, le Phénidon ?

— Bof ! Je n'ai pas fait très attention. Quelque part entre l'Allemagne, la Russie et la Grèce.

— Merci pour la précision. Et ce championnat de billes ?

— Ah ! Vous ne le croirez pas ! L'ambassade s'est trompée dans la traduction et c'était en réalité un concert d'accordéon et tambourins. Je suis parti au bout de dix minutes, bien sûr. Heureusement qu'à l'hôtel, ils nous ont servi de la vodka et du caviar de premier choix. Et de votre côté ? Ça avance, votre enquête ?

— Je pense bien !

Fantômette relate comment elle a surpris les projets de Ray Volvert, alias Éric et dans quelles circonstances il lui a tiré dessus avec une mitraillette.

— Seulement, je venais de retirer les cartouches du chargeur. Il a eu l'air un peu surpris.

— Il a dû être vexé...

— Oh ! Il ne m'en a pas voulu.

— Il ne manquerait plus que ça !

Le sourire qu'arbore la justicière lorsqu'on évoque le Viking n'a pas échappé à la lucidité du journaliste.

— Je parie qu'il vous a tapé dans l'œil !

— J'avoue que...

— N'en dites pas plus. Et lui ?

— Il vient d'ouvrir un compte dans la banque où je travaille.

— De sorte qu'il aura un prétexte pour venir vous voir ? Mais dites donc, c'est une véritable idylle ! Le grand amour !

— Bah ! On n'en est pas encore là. Il y a d'abord à régler cette affaire de cambriolage.

Ceil de Lynx redevient sérieux pour écouter les hypothèses que la brunette a échafaudées.

— Il semble avoir décidé que la boutique tenue par Alpaga allait être pillée. Mais Alpaga est au courant de l'affaire, puisque c'est son neveu qui devrait se charger du cambriolage.

— Dinozor ?

— Oui, en compagnie d'Éric. Ou Ray Volvert, puisque c'est le même.

Ceil de Lynx sort sa pipe vide de tabac et se met à la mâchonner.

— C'est une histoire de fous, votre truc. Vous êtes sûre de ce que vous me dites ?

— Je vais vous faire entendre l'enregistrement.

Le reporter écoute la bande, se gratte la joue avec le tuyau de sa pipe, hoche la tête.

— Vous avez raison. Si c'est bien le magasin de mode qui est visé, Alpaga est au courant. Vous savez à quelle date le vol doit avoir lieu ?

— Non. Ray Volvert a seulement dit : « Après la fermeture. » Donc, après dix-neuf heures. C'est déjà une indication.

— En somme, il suffirait de monter la garde devant le magasin chaque soir pendant quelques jours, et on pourrait assister à l'opération ?

— Cela me semble bien raisonné, mon cher.

— Alors, ça m'intéresse ! Il y a là un bon sujet de reportage. Si l'on pouvait filmer le cambriolage, ce serait un beau résultat.

— Donc je compte sur vous ?

— Banco ! Il n'y a plus qu'à mettre sur pied les détails matériels.

— On verra ça chez Tou-Fou. Je vais vous faire goûter leur numéro 23, c'est un vrai régal !

\*\*\*

Une fourgonnette grise s'arrête avenue Théodore-Théodule.

En lettres noires est inscrite la raison sociale : *Installations électriques générales*, qui justifie la présence de deux techniciens occupés à dérouler des câbles près d'un réverbère. Ils portent des bleus de travail et des casques de chantier. Rien de bien extraordinaire à cela. On voit tous les jours dans les rues des ouvriers occupés à refaire la chaussée ou à repeindre des façades.

Mais si on vous laissait entrer dans le véhicule, vous pourriez voir un cameraman qui a dirigé son objectif, au travers d'une minuscule fenêtre, vers une boutique de luxe, la *Couturerie romaine*, dont les portes viennent de fermer.

Fantômette abaisse son casque sur sa figure, demande à mi-voix :

— Et si une patrouille de police s'arrêtait pour nous demander ce que nous faisons ? Vous avez une réponse toute prête, Œil ?

— Oh ! Oui. Je sors ma carte d'animateur de la télé et j'explique que nous tournons une séquence de la *Caméra planquée*.

Les minutes s'écoulent, comme la Loire sous le pont du Gard[5]. Le trafic des voitures est assez dense, mais sans bouchons. Fantômette fait mine d'enrouler du fil sur son bras, tout en guettant le magasin. C'est à cet instant qu'un minibus s'approche, ralentit et s'arrête en double file devant la boutique. Deux hommes en descendent, vêtus de blousons noirs, coiffés de casquettes de baseball. Ils vont à la porte, l'ouvrent au moyen d'une clé.

Fantômette et Œil de Lynx n'ont pas besoin de se concerter. Ils grimpent ensemble dans la fourgonnette. Le technicien qui fait souvent équipe avec Œil de Lynx ne perd pas un geste des deux hommes qui ressortent, les bras chargés de vêtements. Le journaliste demande :

— Ça marche, Popaul ?

— Je pense bien ! La lumière est idéale. Ça va faire un film de première classe !

La justicière remarque :

— Ils n'ont même pas pris la peine de se déguiser. Aucun passe-montagne sur la tête... On n'a pas de mal à reconnaître Ray Volvert et Dinozor !

— Ils ne risquent pas grand-chose. Dino peut toujours raconter qu'ils dé-déménagent des frusques sur l'ordre de son oncle. Bon, on va pouvoir commencer à faire demi-tour pour leur filer le train à ces gugusses !

Œil de Lynx se met au volant, et opère la manœuvre et vient se placer derrière le minibus, prêt à le suivre. Quelques secondes après, le D.J. verrouille la porte, s'en va prendre une grosse pierre dans le véhicule, revient et lance le projectile de toutes ses forces dans le battant de verre qui éclate en mille morceaux. Puis, s'installe à côté de Dinozor qui démarre promptement. Le geste inattendu d'Éric surprend nos enquêteurs. Fantômette fronce les sourcils.

— Encore un mystère ! Pourquoi briser la porte, puisque le cambriolage est terminé ? Ça ne ressemble à rien !

— Il est fou, ce disc-jockey !

— Oh ! sûrement pas. Mais il a un comportement que je n'arrive pas à comprendre. Du moins pour l'instant...

— Ah ! Parce que Fantômette finit toujours par élucider les mystères, n'est-ce pas ?

— Évidemment. Sinon je laisserais tomber le métier pour devenir employée de banque !

Après quatre ou cinq minutes de trajet, le monospace parvient dans la rue Oscar-Hamel et stoppe devant le garage qui jouxte la maison du disc-jockey. Œil de Lynx demande :

— Qu'est-ce que je fais ? Je m'arrête ?

— Inutile, je sais ce qu'ils vont faire. Décharger la marchandise et la mettre dans le garage. Pour nous, c'est terminé.

— Mais alors, mon reportage ? Le film qu'on vient de tourner ?

— Pour l'instant, mettez-le au frais. On s'en servira *en son temps*.

— Tiens ! La belle formule du commissaire Pomme.

— Oh ! Il n'y a pas que lui qui s'en sert. J'ai entendu tout plein d'hommes politiques qui l'utilisent quand on leur pose une question gênante. Ils font un grand sourire et déclarent tranquillement : « *Je répondrai à votre question en son temps.* » C'est-à-dire aux calendes grecques ou turques. Bon, on va chez Tou-Fou se le manger, le fameux numéro 56 ?

## Pomme enquête

— Mademoiselle Ficelle, je compte sur vous pour nous aider à organiser notre Grande semaine commerciale des Sorciers. C'est très à la mode en ce moment.

— Oh ! Oui, monsieur Mirliton, je vais vous aider avec une force d'au moins dix chevaux-vapeur !

— Est-ce que vous pourriez me dessiner quelques projets de vitrines avec des personnages fantastiques ? Des enchanteurs, des fées...

— C'est comme si c'était fait ! Je suis une maquettiste hors paires de chaussettes, diplômée en diables crochus, vampires cornus et squelettes désossés. D'ailleurs, j'ai l'intention de me faire fabriquer un costume de Fantômette. Vous savez, la justicière qui arrêteait tout le temps des bandits ?

— Ah ! Cela me dit quelque chose. Une Fille masquée avec une cape ?

— Voilà. C'est tout à fait ça. Pendant la semaine des sorcières, je me promènerai dans les rayons en faisant peur aux clients !

— Je ne vous en demande pas tant. Mais votre idée est intéressante.

— Je peux aller chez le tailleur pour qu'il prenne mes mesures gracieuses ?

— C'est entendu, à condition que cela ne demande pas trop de temps.

— Je serai revenue avant d'être partie.

— Et il ne faut pas que cela entraîne des frais à notre charge...

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Mirliton, pour moi ça sera gratuit !

— Alors, tant mieux. Allez-y !

Elle sort en courant, ravie de la grande marque d'amour que Casimir vient de lui manifester en la laissant se déguiser en justicière brevetée. Tout en marchant dans la rue d'un pas vif, elle pianote sur son portable.

— Allô ! C'est Ficelle, la grande, belle et unique. Où t'es, Françoise ?... Chez toi ?... Eh bien figure-toi que Casimir m'a pratiquement demandée en mariage ! Et tu sais pourquoi ? Parce qu'il m'a exigée de m'habiller en Fantômette pour terroribler les clientes. C'est super, non ?... Alors je vais chez Alpaga pour qu'il me fasse mon

costume... Quoi ? Tu dis ? Ça va être fermé ? Pourquoi ? Un cambriolage ? Oh ! C'est hypermidable ! Je vais mener une grande enquête d'investigation, alors. Quand j'aurai trouvé l'assassin, je te le dirai. Hasta !

\*\*\*

— Et vous dites, monsieur Braconcino, que les voleurs ont tout emporté ?

— Tout, monsieur le commissaire ! D'ailleurs voyez-vous même... Les rayons sont vides... Les placards et les penderies aussi... les robes qui habillaient les modèles de vitrine se sont envolées ! Madonna ! C'est ouna catastrofa !

Le malheureux tailleur tire de sa pochette un vaste mouchoir jaune et essuie ses yeux théoriquement pleins de larmes.

— Jé souis rouiné !

Il se laisse tomber sur un tabouret recouvert d'une peau de panthère en polypropylène, accablé par le sort. Le commissaire divisionnaire Pomme lui tapote l'épaule pour le consoler.

— Allons, mon ami, ne pleurez pas... Votre collection est assurée, j'imagine ? Vous allez être dédommagé...

L'Italien secoue tristement la tête.

— Cela ne peut pas remplacer tout l'amour du métier, tout le talent que j'ai déployé pour créer ces robes, ces parures, ces corsages, ces manteaux... J'ai n'ai plus qu'à mourir !

— Mais non, mais non. Vous redessinerez une autre collection qui sera encore plus belle que la première. Dites-moi plutôt, le vol a eu lieu à quelle heure ?

— Après la fermeture, bien sûr.

— Et vous aviez tout fermé à clé ?

— Tout ! Ils ont brisé le carreau de la porte en lançant un gros caillou.

— Nous avons relevé cette pièce à conviction... Qu'est-ce que c'est, Dubidon ?

Un policier vient d'apparaître. Il désigne Ficelle qui attend au-dehors.

— Monsieur le divisionnaire, il y a là une personne qui demande à voir le tailleur.

— Bon, faites-la entrer.

La grande brindille aperçoit le commissaire, retrouve dans sa mémoire en un éclair de génie l'image du policier qu'elle a rencontré dix ans plus tôt et s'exclame :

— Ma parole d'honneur ! Mais vous êtes le commissaire Poire ! Celui qui avait presque failli arrêter Le Furet, au temps où j'allais à



l'école collectionner les gommes et les crayons cassés !

Flatté de cette reconnaissance inattendue, il relève le menton.

— Pas Poire, mais Pomme, mademoiselle. Et je suis maintenant divisionnaire.

— Ah ! Oui. Je me souvenais que vous aviez un nom de légume, mais je ne me rappelais plus lequel. Alors, comme ça, vous faites des divisions, maintenant ?

— C'est un titre, un grade si vous préférez. Mais votre figure me dit quelque chose... Attendez... N'êtes-vous pas cette élève que l'on appelait la grande asperge, ou la longue antenne ?

— La belle Ficelle, monsieur le divisionniste.

— Ah ! C'est cela. Et vous venez voir le tailleur, le *signor* Bravo Braconcino ?

— Oui, oui. Il a fait un costume de Fantômette à ma copine Françoise, et je voudrais bien qu'il m'en fasse un à moi aussi. Mais en plus grand parce que je mesure au moins quarante centimètres de plus qu'elle.

L'Italien, qui a suivi la conversation, écarte les bras.

— Hélas, chère mademoiselle, voyez l'état lamentable dans lequel se trouve ma boutique ! Il ne reste plus rien. Ces brigands ont tout emporté. Les robes, les tissus, les ciseaux, le fil et même les épingles ! C'est une vraie désolation ! Je me réjouissais déjà à l'idée de vous tailler cette tenue de justicière, mais maintenant c'est impossible... Je vais devoir attendre que la compagnie d'assurances me dédommage, et cela peut prendre des semaines, des mois ! Vous savez comment sont ces gens-là... Toujours prêts à encaisser les primes, mais quand il s'agit de régler les dommages, il n'y a plus personne !

Ficelle soupire tristement. Elle demande :

— Comment je vais me déguiser, maintenant ? C'était pour la grande semaine des héros effrayants, aux *Galleries Farfouillette*.

L'élégant Alpaga fournit tout de suite une réponse :

— Enveloppez-vous dans une grande serpillière, mettez sur votre tête un sac-poubelle noir, et vous serez réellement épouvantable, ma chère Ficelle.

— Vraiment ? Vous en êtes sûr ?

— Absolument ! C'est ma profession, d'imaginer des modèles raffinés.

Pomme a suivi la scène avec patience, mais il commence à fatiguer un peu et prend la future sorcière par le bras pour l'entraîner vers la sortie.

— J'ai été très heureux de vous revoir, je vous souhaite beaucoup de succès dans votre semaine commerciale. Bonne journée !

— Au revoir et mes compliments sincères et protubérants, monsieur le diviseur !

À peine Ficelle est-elle sortie qu'apparaît un nouveau personnage, comme dans ces pièces de Feydeau où chaque comédien qui passe une porte est immédiatement remplacé par un autre qui fait son entrée. Il se présente :

— Sébastien Voilåduboudin, agent d'assurances à la compagnie *La Radine*.

C'est un petit bonhomme chauve et moustachu, qui cache sous de grosses lunettes des yeux aussi perçants que des mèches en acier au tungstène, sortes de vrilles servant à faire des trous, n'importe quel bricoleur vous le dira. Il est strictement vêtu de noir et semble prêt à calculer le montant de vos obsèques. Sa voix ressemble au son que l'on peut produire en raclant un clou contre le vitre. Il annonce :

— Nous avons eu vent d'un cambriolage qui aurait eu lieu ici même, au 45 de l'avenue Théodore-Théodule, dans la commune de Framboisy, au sein de la boutique dénommé *Couturerie romaine*, dont le sieur Bravo Braconcino est le gérant. Est-ce bien exact ?

L'Italien s'avance.

— Tout à fait, monsieur... Monsieur Sébastien...

— Voilåduboudin. Spécialiste en coups fourrés et vols, expert en filouteries, escroqueries et arnaques. Avez-vous dressé la liste des valeurs qui vous ont été dérobées ?

— Si ! Voilà l'inventaire de mes collections admirables de vêtements.

— Merci. D'après nos archives, vous faites partie de notre clientèle depuis trois mois ?

— Si. Depuis la création de mon magasin.

— Sage précaution. Mais ce cambriolage intervient après un délai extrêmement court. Il est exceptionnel, pour ne pas dire rarissime, qu'un vol se produise si vite après la signature d'un contrat. Enfin, nous allons voir. Il me semble reconnaître M. le divisionnaire Pomme ?

— En effet. J'ai l'honneur d'être le policier auquel vous faites allusion.

— Et j'imagine que vous avez déjà mené un début d'enquête, monsieur le divisionnaire ?

— Affirmatif.

— Et vos investigations vous amènent à penser que ?...

— Que le cambriolage s'est déroulé dans des conditions tout à fait normales, si l'on peut dire. Un pavé dans la porte, la mise à sac du magasin...

— Et une fuite sans témoins ?

— Personne ne s'est manifesté. Nous venons d'interroger les commerçants du voisinage, mais à cette heure, ils avaient eux aussi fermé boutique. Pas d'autres témoignages disponibles.

L'assurancier fait « Bien, bien... » et prend des notes.

Bravo Braconcino ex-Alpaga s'enquiert, timidement :

— Puis-je espérer un versement de votre compagnie dans des délais... heu... raisonnables ?

L'inspecteur a un petit rire grinçant.

— N'ayez point d'inquiétude, monsieur Braconcino. Vous serez indemnisé en son temps.

— Allô, Ray ?

— Oui, Alpaga. Comment ça va ?

— Mal. Très mal. On est tombés sur un petit pète-sec qui est du genre méfiant. Il ne lâchera pas facilement.

— Mais tu as souscrit une police d'assurance contre le vol ! Ils doivent te rembourser.

— Le type a dit que le délai entre la souscription et le vol est beaucoup trop court. Pour lui, ça sent la magouille, et il n'a pas tort, hein ?

— Oui, bien sûr. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Eh bien, si on insiste il va fouiner dans nos comptes, et vu la tête qu'il a, ça finira par mal tourner pour nos affaires. Ou alors on abandonne la demande d'indemnités et il nous fichera la paix. Mais on aura monté toute cette affaire pour rien. Qu'est-ce que tu en dis ?

Ray Volvert réfléchit. Puis finit par donner son sentiment :

— Je n'ai pas du tout envie d'aller perdre mon temps en prison. Et toi non plus, je suppose ?

— Oh ! Moi je veux vivre peinard, maintenant.

— Alors nous sommes d'accord. Nous renonçons à encaisser des indemnités. Mais il va falloir trouver un autre moyen de gagner un peu de fric. La *Paire de Baffles me* donne des clopinettes pour faire l'andouille chaque soir dans la boîte.

— On y réfléchira. Ce ne sont pas les solutions qui manquent.

— Moi, j'ai déjà ma petite idée. Tu sais qu'on a des tas d'instruments de musique ? Ton neveu joue de la guitare, moi du synthétiseur. Et j'ai une voix qui plaît aux filles...

— Ça, je sais. Alors ?

— J'ai bien envie de monter un groupe. Mais un vrai. Un truc de pros avec des chanteuses. Ça marche à fond, en ce moment.

— Pas mauvaise idée. Je pourrais vous tailler des costumes. Bon, tu me tiens au courant ?

— O.K. !

— *Ciao bambino !*

## L'article 56

Le nom s'inscrit au long de la façade, en lettres lumineuses bleu pâle : Assurances la Radine. Françoise gare son scooter devant l'agence qui est installée entre une étude de notaire et la *Banque Citadine Agricole*. Des établissements de confiance, dans un quartier bourgeois où l'on ne s'amuse pas à gaspiller l'argent en achats de pizzas, foulards en synthétique ou DVD du groupe *Ferrailles rouillées*.

Une fois franchie la porte de verre épais qui déclenche un ding-ding discret, l'aventurière s'adresse à une secrétaire vêtue de gris, portant chignon et lunettes.

— Monsieur Sébastien Voilàduboudin, s'il vous plaît ?

— Vous avez un rendez-vous ?

— Oui, j'ai téléphoné.

— Par ici, je vous prie...

Françoise suit la secrétaire au long d'un couloir au sol feutré, aux murs garnis de boiseries en palissandre qui étouffent les conversations. L'agence d'assurances est un lieu où l'on parle confidentiellement, entre gens bien élevés. La visiteuse passe une porte dont le battant est recouvert d'une épaisse couche de cuir gaufré, pénètre dans un bureau où siège le subtil contrôleur des affaires louches. Il se lève de sa table de travail, désigne un vaste fauteuil moelleux.

— Mademoiselle Dupont, je présume ? Vous souhaitiez m'entretenir de l'affaire qui concerne le magasin dit *Couturerie romaine* ?

— C'est tout à fait cela, monsieur.

— Puis je savoir à quel titre ?

— Je suis une amie d'une jeune femme blonde nommée Ficelle, qui est une cliente de M. Bravo Braconcino.

— Ah ! Oui, parfaitement. Je l'ai aperçue lorsque M. le divisionnaire Pomme a procédé aux premières constatations. Eh bien, que puis-je faire pour vous, mademoiselle Dupont ?

— J'aimerais jeter un coup d'œil sur le contrat qu'a signé le propriétaire. Il est toujours utile d'être au courant des termes d'un contrat d'assurance, n'est-ce pas ?

— Absolument ! On ne lit jamais assez attentivement le texte.

— Peut-être parce qu'il est toujours imprimé en caractères microscopiques ?

— Cela permet d'économiser du papier. Mais le contrat de

M. Braconcino est archivé dans nos dossiers. Est-ce qu'un contrat-type vous suffirait ? J'en ai ici un exemplaire...

— Oui, merci, cela ira très bien. Je voulais simplement vérifier le délai pendant lequel on n'est pas autorisé à faire une déclaration de vol.

— Six mois. Tenez, c'est au paragraphe 56...

— Ah ! Parfait. « Aucune indemnisation ne peut être versée par notre compagnie dans un délai de six mois suivant l'établissement du contrat. »

Elle réfléchit une seconde.

— M. Braconcino a signé son contrat il y a trois mois, je crois ?

— C'est exact.

— A-t-il quelque chance d'être remboursé ?

— Aucune.

— Il ignorait donc cette clause ?

Un léger sourire se dessine sur les lèvres minces de M. Voilàduboudin, qui n'a pourtant pas une tête à rigoler.

— J'imagine qu'il n'a pas pris la précaution de lire attentivement l'article 56.

— Alors, que va-t-il se passer s'il insiste pour être payé ?

— Il pourra toujours porter l'affaire devant les tribunaux. Mais dans ce cas, notre compagnie s'intéressera de très près à la manière dont le vol a été effectué. Et si par hasard, je dis bien *par hasard* M. Braconcino avait eu quelque relation avec ce méfait, il pourrait en subir les suites judiciaires.

— Il a donc intérêt à ne pas insister ?

Le contrôleur écarte les bras en un geste qui signifie à peu près : « C'est son affaire. Moi je n'ai pas de conseils à lui donner. »

Françoise se lève.

— Eh bien, monsieur Duboudin, il me reste à vous remercier pour toutes ces précisions.

— À votre service, mademoiselle.

La brune visiteuse sort de l'agence, pianote sur son portable, obtient sans délai un interlocuteur qui porte habituellement des chemises violettes, des cravates roses et des chaussures en pécarî jaune pâle.

— Alpaga ? C'est Fantômette. Pourrais-je vous voir ?

— Avec un immense plaisir, chère amie. Je vous attends impatiemment !

— À tout de suite.

Elle s'encasque, monte sur le scooter et file vers l'avenue Théodore-Théodule. Devant le magasin aux vitrines vides l'attend le tailleur pour dames. Il se frotte les mains.

— Chère Fantômette, que me vaut l'incomparable joie de votre

visite ?

— Je ne sais pas si ce sera tellement une joie quand vous m'aurez écoutée.

— Oh ! Auriez-vous de mauvaises nouvelles à m'apprendre ?

— Tout dépendra de la manière dont vous réagirez.

— *Diavolo !* Mais entrez donc, je viens de préparer deux cafés.

La boutique ne contient plus le moindre chiffon, mais un petit bar est demeuré fonctionnel. Alpaga s'enquiert :

— Alors, chère amie, cette triste nouvelle ?

— Avez-vous encore votre contrat d'assurance ?

— Bien sûr. Dans ce tiroir...

— Jetez donc un œil sur le paragraphe 56.

L'Italien sort un paquet de feuilles, lit l'article et hoche la tête.

— Le représentant de l'assurance m'a déjà prévenu que le délai entre la signature et le cambriolage était trop court. Du coup, je renonce à réclamer le remboursement des marchandises qui m'ont été volées.

Fantômette a un petit rire.

— Cher Alpaga, vous mentez comme un député. Personne ne vous a dérobé quoi que ce soit.

— Comment ? Voyez ce magasin... Il ne reste plus rien !

L'aventurière secoue la tête.

— Allons, ne vous fatiguez pas. Tenez, regardez un peu ces photos.

Le couturier découvre avec stupéfaction le minibus stationnant devant la *Couturerie romaine*, puis Ray Volvert et Dinozor en train d'ouvrir la porte et de ressortir, les bras chargés de vêtements.

— *Madonna !* Mais comment avez-vous obtenu ces photos ?

— L'équipe d'Œil de Lynx, dont je faisais partie, a filmé l'opération. On a tiré sur du papier les plus belles vues. Intéressant, pas vrai ?

— Mais alors... Vous savez où est passée ma collection ?

— Évidemment ! Dans le garage, à côté de la maison d'Éric. Ne me dites pas que vous l'ignorez ? Allez donc récupérer vos frusques et remettez-les dans votre magasin. Après quoi, vous cesserez d'inventer des coups tordus. L'escroquerie à l'assurance, ce n'est pas digne de vous, qui êtes le plus grand couturier de tous les temps !

Alpaga se redresse, sensible à la flatterie. Il réfléchit un moment, examinant de nouveau les clichés. Puis demande avec une inquiétude dans la voix :

— Dites-moi franchement, est-ce qu'Œil de Lynx aurait l'intention de me faire chanter avec ces photos ? Me menacer de les publier si je ne lui donne pas de l'argent ?

Fantômette lève les yeux au ciel.

— Mais vous avez le crâne farci de méchancetés, Alpaga ! Toujours en train de croire que les autres ont les mêmes idées vilaines ! Vous êtes insupportable, à la fin !

Il baisse la tête en se grattant le nez, comme un écolier à qui l'on reproche de passer dix minutes devant la télé, au lieu de faire ses devoirs pendant dix heures. Fantômette constate que son petit sermon a porté. Elle reprend :

— Si vous recommencez à escroquer le monde, Œil de Lynx va diffuser le film à la télévision. Mais si vous vous tenez tranquille, je lui dirai deux mots en votre faveur et il viendra faire un reportage chez vous. Vous pourrez montrer à des millions de spectateurs comment on s'y prend pour tailler une jupe ou un manteau.

Le visage du tailleur s'éclaire.

— Vrai, vous feriez ça ?

— Oui, c'est promis. Mais je veux aussi que Ray Volvert et votre neveu ne trempent plus dans vos magouilles.

— Oh ! Pour ça, je suis tranquille. Ray m'a bien affirmé qu'il ne voulait pas risquer d'aller moisir en prison. Il m'a même parlé d'un projet qui devrait vous intéresser.

— Ah ? Quoi donc ?

— Un truc musical, il me semble. Je n'ai pas de détails mais il vous en parlera.

— Entendu. Je vous laisse, Alpaga. Merci pour le café.

— Et... ces photos ?

— Gardez-les en souvenir. Vous les montrerez plus tard à vos petits-enfants. Comme ça, ils verront ce qu'il ne faut pas faire.

## Naissance d'un groupe

Il y a un attroupement devant les *Galleries*. La foule remplit le trottoir, déborde sur la chaussée. Des gens se redressent, se marchent sur les pieds pour mieux voir le spectacle qui se déroule dans une vitrine. Framboisiens et Framboisiennes poussent des cris, lancent des quolibets, éclatent de rire, agitent les bras.

Françoise arrête son scooter, le gare dans une petite rue latérale, revient voir ce qui se passe devant le magasin. Quelle est donc la cause de cet enthousiasme qui semble s'être emparé des badauds ? Qui donc a réussi à attirer l'attention des passants, au point de les immobiliser en un lieu où la circulation est d'habitude permanente ?

Mais poser la question, c'est trouver aussitôt la réponse.

— Notre grande bringue nationale évidemment. Qu'est-ce qu'elle a encore inventé ?

L'aventurière se faufile pour s'approcher de la vitrine, et découvre l'objet de l'agitation collective. C'est Ficelle bien sûr, debout sur une chaise, vêtue d'une serpillière – celle-là même recommandée par Alpaga –, coiffée d'un sac-poubelle en plastique qui s'arrondit en turban. De la main gauche elle tient un balai-brosse, de la droite un arrosoir vert. Un micro pend devant son cou, relié à un fil qui rejoint un haut-parleur fixé à l'extérieur du magasin. De sorte que l'assistance ne perd pas une syllabe du discours prononcé par la sorcière :

— Approchez mesdames et messieurs, ou tournez-moi le dos mais en écoutant les paroles précieuses que prononce ma bouche superfétatoire ! Veuillez diriger vos yeux extasiés vers ma figure éblouissante, d'où jaillit un nez incomparable, d'une valeur de cent euros le millimètre ! Ce nez qui m'est personnel sera mis en vente dès la fin de la grande semaine commerciale qui durera trois jours ! Qu'on se le dise et le répète, parce que moi, je ne vais pas vous rabâcher trente douze fois la même chose, je suis pas assez payée par M. Casimirliton qui est aussi mon patron et mon fiancé officiel et grandeur nature ! D'ailleurs je vais l'épouser pas plus tard que cette nuit, à trois heures du matin ! Vous êtes tous invités à mes noces de carton-pâte ! Il y aura des sardines à la tomate et des tartines de gruyère râpé. Maintenant, je vais vous tirer la langue pour votre plus grand plaisir et avantage. Regardez bien, c'est absolument gratuit !

Debout près du comptoir où s'alignent les flacons de *Bouledogue en folie*, les pouces passés dans les contours de son gilet, M. Mirliton



observe avec la plus grande satisfaction le rassemblement – on pourrait presque dire l'émeute – qu'engendre son étalagiste. Il approuve d'un mouvement de tête.

— Elle est très bien, cette petite. Enfin, cette grande. Elle a un chic pour provoquer des chocs !

La rousse Barbara fait la moue.

— Beurk ! Une espèce de guignolesse. C'est pas très fort, ce qu'elle fait...

— Je ne sais pas si c'est fort ou non, mais en tout cas, elle attire du monde.

— Ben moi aussi, je pourrais attirer du peuple, si je faisais l'andouille.

— Bien sûr, ma belle. Mais toi, tu as la classe. Tu n'es pas faite pour vendre des seaux en plastique.

La jolie parfumeuse se calme. Son patron l'a appelée « Ma belle », signe évident qu'il est follement amoureux et ne tardera pas à la demander en mariage.

Au-dehors, Françoise récupère son scooter rouge et se dirige vers la rue Oscar-Hamel. Elle stoppe, met de nouveau sa machine dans l'étroit espace qui sépare la maison du D.J. du garage, toque à la porte. Pas de réponse. Elle appuie sur la poignée, ce qui provoque l'ouverture du passage. À peine est-elle entrée que son ouïe est submergée par un roulement de batterie. Quelqu'un tape sur une timbale avec une vigueur tout à fait remarquable, à moins que Ray Volvert ait poussé à fond le volume d'un concertiste de jazz des années lointaines. Mais il n'est pas besoin d'être expert en matière de musique pour discerner celle qui est vivante de celle qui est enregistrée. Ce qu'entend Fantômette, c'est le son d'un instrument que quelqu'un est en train de manier. En *live*, disent les Européens et *on air*, les Américains. *En direct*, pour les rares qui parlent encore la langue française.

Elle s'avance jusqu'à la salle de séjour juste à l'endroit où Éric avait tenté de la mitrailler. Et là, notre aventurière découvre un spectacle auquel elle ne s'attendait pas. Le musicien insigne, prestigieux, remarquable, bourré de talent pour le maniement de baguettes qui fait résonner les grosses caisses ou les tambourins avec la maestria d'un Andalou ou d'un mariachi mexicain, c'est...

Mais laissons notre sympathique lecteur, notre délicieuse lectrice découvrir la nature exacte de celle qui manie avec une telle virtuosité les mailloches et les baguettes, pour créer une ambiance qui évoque La Havane, Porto-Rico ou la Jamaïque.

Surprise, stupétonnée dirait Ficelle, ahurie et ravie autant que fascinée, Françoise découvre les talents inconnus de celle qui, jusqu'à présent, ne se consacrait qu'à la confection des galettes bretonnes ou

au veau marengo à la sauce néerlandaise. Boulotte maîtrise la batterie avec l'adresse d'un jazzman des années 1930, d'un fan du disco en 1970 ou d'un rappeur du troisième millénaire.

La batteuse virtuose interrompt son concert en voyant arriver la brunette qui ne peut s'empêcher d'applaudir vigoureusement.

— Ah ! Bravo, Boulotte ! Si je m'attendais à ça !...

— Elle t'a bluffée, hein ? fait Éric.

— Ça oui ! Mais où a-t-elle donc appris à jouer de la batterie ?

La cuisinière antillaise fait un geste vague.

— Tu sais, la musique c'est comme la cuisine ou le dessin. On a le don ou on ne l'a pas. C'est peut-être en maniant les baguettes chez Tou-Fou que j'ai découvert ma vocation.

— En tout cas, mes félicitations pour ton sens du rythme ! Tu as l'intention de donner des concerts ?

Ray Volvert précise :

— Je vais l'engager ! Alpaga doit t'avoir parlé de mon projet ? Un groupe musical avec Dino à la guitare, Boulotte au boum-boum, Ficelle en chanteuse fantaisiste...

— Ficelle ? Avec sa voix de casserole ?

— Je sais, mais elle fera marrer le public. Et il y aura aussi toi, bien sûr.

— Moi ? Allons donc ! Ce n'est pas mon métier, la chanson.

— Tu veux parier ? Tiens, tu connais *Les amours clandestines* ?

— Comme tout le monde.

— Dino, tu accompagnes ? Boulotte, tu me fais un léger frisson de baguettes sur la timbale. Du romantique au clair de lune. Allez, Françoise de mon cœur, vas-y !

Elle hésite un instant, puis prend sa respiration et se lance, comme pour plonger dans une piscine :

« *Mes amours sont clandestines*

*Et se cachent dans la cantine*

*Nono est mon amoureux*

*Mais hélas il est peureux. »*

Les paroles sont stupides, mais la voix de la brunette, mélodieuse, enchante Éric.

— Un vrai velours ! Tu as fait le Conservatoire ?

— Non, je n'aurais jamais eu le temps. On ne peut pas à la fois courir après Le Furet et faire des vocalises devant un piano.

— Aucune importance, tu auras un super-triomphe ! On va débiter les répèt' dès demain. Tu peux prévenir Ficelle ?

— Je ne sais pas si son directeur va la laisser filer.

— Oh ! Il faudra bien. Elle ne va pas passer toute sa vie dans une vitrine. Ni toi derrière ton comptoir de banque.

— Je ne vais pas laisser un travail régulier pour faire la

saltimbanque et courir le cacheton, comme disent les artistes.

— Tu verras, tu verras. Entre les récitals, les tournées et les dédicaces de photos, tu n'auras plus une minute de libre. Bon, alors tu téléphones à la grande sauterelle pour lui dire qu'on a besoin d'elle ?

— On va essayer.

Dans la vitrine, la merveilleuse sorcière continue son discours.

— Mesdemoiselles et mesdames, je vous demande d'ouvrir vos yeux en grand, parce que je vais vous déverser des paroles qui ont une valeur géante d'au moins quarante douze euros ! Apprenez et sachez qu'au rayon librairie, on met en vente un détachant extrapoustouflant qui nettoie les taches de neige en moins de temps qu'il n'en faut pour le faire. Si vous allez au ski et que vous tombez à la renverse sur le derrière, il suffira de trois gouttes du fameux détachant pour... Ah ! Excusez-moi de vous demander pardon, mais il y a mon portable portatif qui veut me causer...

Elle écoute.

— Oui, c'est la superbe Ficelle. Ah ! Françoise ? Où t'es ?... Chez Éric ? Si je peux venir tout de suite ? C'est que je suis en train de faire l'idiote pour la promo du détachant *Kitachtou*. À quelle heure je finis ?... Attends, je regarde ma montre. Elle marque deux heures du matin. Elle doit être arrêtée. Tu dis qu'il est combien ? Dix-sept heures quinze ? Qu'est-ce que ça fait, en langage à moi ? Cinq heures et quart ? Alors c'est épouvantable ! Voilà un quart d'heure que je parle en trop !

Elle rempoche le portable, descend de sa chaise en expliquant :

— Messieurs et tout le monde, excusez-moi si je m'en vais ailleurs, mais j'ai fini la promotion de ma pub depuis un bon moment, alors je ne peux pas rester dans cette vitrine jusqu'à la Saint-Gloulou ! Il y a des personnes de haute qualité qui m'attendent avec un appétit formidable de me voir. Je vous souhaite le bonjour de l'après-midi !

Elle sort des *Galleries* dans sa tenue de sorcière, court jusqu'à l'impasse Moïssel où elle a garé sa 108 blanche, découvre un papillon beige sur le pare-brise, le glisse dans la première boîte aux lettres venue et réussit à faire démarrer la voiture. Dix minutes et quelques accrochages plus tard, elle parvient dans la rue Oscar-Hamel, se gare en cabossant les deux voitures entre lesquelles elle créneaute[6] et finit par entrer dans la petite maison du n° 17.

Revêtue de sa serpillière, coiffée de son turban en plastique noir, Ficelle constitue à elle seule un spectacle inoubliable. Certaines héroïnes historiques sont passées à la postérité grâce à leur tenue originale. Ève et sa feuille de vigne, Jeanne d'Arc dans son armure, la robe constellée de perles de la reine Élisabeth I<sup>ère</sup>... Pour Ficelle, ce

sera son costume de sorcière qui lui vaudra une éternelle célébrité.

Accueillie avec enthousiasme par ses amis, elle s'évanouit à moitié quand on lui annonce qu'elle va chanter dans un nouveau groupe musical. Elle se laisse choir sur le carton à cassettes, comprimant les battements de son foie, et déclare, en paroles hachées :

— Cet après-midi est le plus beau jour de ma vie ! Je sens le succès me rentrer dans le dos et ressortir par les oreilles !... Je n'arrive pas encore à réaliser que je suis devenue une vedette internationale du chobize ! Ah ! Quelle merveilleuse sensation de fraîcheur !

Boulotte lui fait boire un jus de tomate-menthe pour la ressusciter, ce qui engendre une idée intéressante dans le joli cerveau de la sorcière.

— Cet orchestre, il va s'appeler comment son nom ?

Aussitôt, les propositions fusent :

DINOZOR – *Les Tutti Frutti* !

BOULOTTE – *Les Choucroust's people* !

ÉRIC – *Le New Orchestra* ! *Les Musicools* ! *Les Dansigers* !

FRANÇOISE – *Les Grands artistes du petit Orchestre* !

FICELLE – *Les Fantômes* !

Françoise demande :

— Pourquoi les fantômes ?

— Parce que tu vas être déguisée en Fantômette, moi en sorcière, Boulotte en revenante, Ray en spectre et Dino en esprit frappeur ! On va épouvanter toute la salle ! Moi je suis sûre qu'on aura un succès fou !

L'idée est étudiée, retournée dans tous les sens, pesée, évaluée, examinée, estimée, appréciée, considérée, et enfin jugée bonne pour le service.

— Champagne pour tout le monde ! annonce Boulotte en débouchant une bouteille de limonade. Le groupe des *Fantômes* vient de naître !

## Les amoureux

Ficelle est debout sur sa chaise, dans son habit de sorcière revu et corrigé par Bravo Braconcino. La serpillière est maintenant en fils de soie et le plastique du turban a cédé la place à du satin orné de broderies d'argent. La magicienne tient dans la main droite un balai doré qui se termine par des plumes d'autruche roses qu'agite un vent léger. La maquilleuse tamponne une dernière fois le nez de l'artiste pour l'empêcher de briller et se retire. Œil de Lynx demande :

— Ça va, Ficelle ? Tu es prête ?

— Je suis fine prête, monsieur le metteur en scène.

— Un peu de silence sur le plateau, merci. Moteur demandé ! Envoyez la musique !... Action !

La caméra tourne devant un décor naturel végétal, puisque les prises de vues se font dans le parc Anciel, au cœur de Framboisy. Pour la circonstance, M. le Préfet a fait fermer les accès du parc afin que le personnel ne soit pas gêné par la présence de badauds. Ficelle le regrette un peu, ayant déjà pris goût aux ovations du public chaque soir plus nombreux à la *Paire de Baffles*.

Le groupe des *Fantômes* a en effet démarré son spectacle musical avec un succès véritablement stupéfiant. Les cinq revenants, revêtus de suaires blancs sur leurs costumes de scène, ont fait un véritable tabac, en partie grâce aux articles élogieux d'Œil de Lynx. Homme à tout faire, il a également procédé à trois interviews pour la radio et il tourne maintenant un court-métrage qui va passer prochainement sur Canal Moins.

Pour l'instant l'équipe se concentre sur Ficelle qui doit chanter en play-back les paroles de *Yes, oui, no !* un air composé par Ray Volvert. C'est Françoise qui s'est chargée des paroles qu'elle a voulues particulièrement tartes, puisque c'est ce qui plaît en ce moment :

*Ah ! c'que c'est hyper d'être au frais*

*La chaleur ben oui ça m'effraie*

*Demain y f'ra beaucoup moins chaud*

*Do ré mi fa sol la si do !*

Ficelle, dont on a vu qu'elle est particulièrement douée pour le karaoké, joue son rôle de chanteuse à la perfection, y ajoutant quelques grimaces diaboliques du plus bel effet. Œil de Lynx est fort satisfait de cette prise de vues puisqu'il déclare :

— C'était au poil ! Ma petite Ficelle, on la refait, pour plus de

sûreté !

Les éclairagistes vérifient le bon réglage des marmites alias projos, les preneurs de son tripotent les nagras alias magnétophones, le cadreur fait disparaître son œil dans le viseur, puis le metteur en scène lance :

— Silence ! Moteur demandé ! Envoyez le son !... À toi, Ficelle.

La sorcière refait son numéro, jugé excellent. Par mesure de précaution, on tourne encore la scène cinq ou six fois, jusqu'au moment où Ficelle ôte son turban pour s'essuyer la figure. Œil de Lynx consent alors à une pause de quelques minutes, mais après on refera de nouveau plusieurs prises, juste comme ça, parce que c'est la coutume dans le cinéma. Placides, les techniciens et assistants ne font aucun commentaire. Peu importe qu'on tourne cinquante fois une scène, ils en ont l'habitude. Et puis, ils sont payés à la journée.

On voit alors apparaître sur le plateau un autre personnage, élégamment vêtu d'un complet veston jaune d'œuf, d'une chemise rouge corrida et d'une cravate épinard. Alpaga vient s'assurer que les costumes qu'il a taillés pour les *Fantômes* sont toujours dans un parfait état. Il a apporté un petit fer marchant sur une batterie, avec lequel il retouche un pli du suaire de Ficelle. Puis inspecte les vêtements des autres protagonistes. Il confère un instant avec Œil de Lynx qui lui confirme le projet de documentaire. La semaine prochaine, on ira tourner à la *Couturerie romaine* et le Maître fera connaître à l'Univers la bonne manière de coudre un ourlet.

Dinozor profite de la pause pour se faire servir un Loca-Soda par Boulotte. Cette fois, c'est elle qui fait office de barmaid. Et quoiqu'elle soit toujours en appétit, c'est lui qui la dévore des yeux.

— Tu sais, Boulotte, que notre tournée va nous amener dans mon Italie natale ? On ira à Parme...

— Ah ! Le parmesan !

— À Bologne...

— Ah ! La mortadelle de Bologne... Les pâtes à la Bolognaise... Ça va être un voyage de rêve.

Françoise et Éric se sont éloignés dans une allée. Ils marchent d'un pas tranquille, en se tenant par la taille. Ficelle les contemple avec attendrissement.

— Moi aussi, je me promènerai bientôt avec Casimirliton, bras dessous, bras dessus. On ira visiter les docks, dans le quartier industriel. Il paraît que c'est tout à fait passionnant. Quel beau couple on fera, nous deux...

Fantômette et le fils du Masque d'Argent s'arrêtent de temps en temps, s'enlacent. Leurs lèvres se joignent. Ficelle soupire :

— Ce qu'ils sont mignons, tous les deux. Voulez-vous que je vous dise ? Je trouve à mon avis personnel qu'ils sont beaux ! C'est

vraiment le couple idéal des amoureux. Comme Adam et Juliette...

DERNIÈRE HEURE – On vient d'annoncer le prochain mariage de M. Casimir MIRLITON, sous-directeur des *Galleries Farfouillette*, avec M<sup>lle</sup> Barbara WESTCOAST, vendeuse en parfumerie. »

Cette nouvelle a porté un coup terrible à Ficelle qui a pleuré pendant trois longues minutes. Elle a ensuite téléphoné à M. Bravo BRACONCINO pour lui faire part de sa tristesse et de son désarroi. Le Maître Tailleur l'a aussitôt priée de se rendre d'urgence dans sa boutique de l'avenue Théodore-Théodule afin de prendre ses mesures pour lui confectionner une nuisette en soie extra-légère. Une œuvre vestimentaire des plus artistiques qui nécessitera, selon le Maître, un nombre d'essayages assez conséquent.

**FIN**



# TABLE

Préface par Georges Chaulet

1. Hold-up !
2. Comme on se retrouve !
3. De Rome à Framboisy
4. *La Paire de Baffles*
5. L'idée de Ficelle
6. L'étalagiste
7. L'auto de Ficelle
8. Karaoké
9. Les ennuis d'un garagiste
10. On surveille le D.J.
11. Derrière la silhouette
12. La boîte à guitare
13. La robote
14. Un compte en banque
15. Curieux Carambolage
16. Pomme enquête
17. L'article 56
18. Naissance d'un groupe
19. Les amoureux





« Pour l'éditeur, le principe est d'utiliser des papiers composés de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois issus de forêts qui adoptent un système d'aménagement durable. En outre, l'éditeur attend de ses fournisseurs de papier qu'ils s'inscrivent dans une démarche de certification environnementale reconnue. »

Imprimé en Espagne chez Industria Grafica Cayfosa

Dépôt légal : novembre 2011

20.20.2157.4/01

ISBN : 978.2.01.202157.0

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

---

[1] Une moitié d'alcool à 90°, une autre moitié de vinaigre, un tiers de kérosène, un verre de moutarde, dix cuillerées de poivre de Cayenne et trois pincées de poudre à canon. Le tout forme un mélange des plus rafraîchissants.

[2] C'est les charcuteries de luxe que j'ai vues en Alsace et en Allemagne. Je vous assure que ça vaut la peine de les visiter. (Note de Boulotte.)

[3] Expression laissant supposer que certains garagistes seraient peu scrupuleux, ce qui est faux évidemment.

[4] Affichettes, pour ceux qui savent le français. (Note de l'auteur.)

[5] Cette phrase a scandalisé Mademoiselle Bigoudi, l'institutrice de Ficelle.

[6] Du verbe créneauter, garer un véhicule entre deux autres, le long d'un trottoir. Un créneau de fortification est formé d'un trou (l'embrasure) entre deux merlons (les bosses).